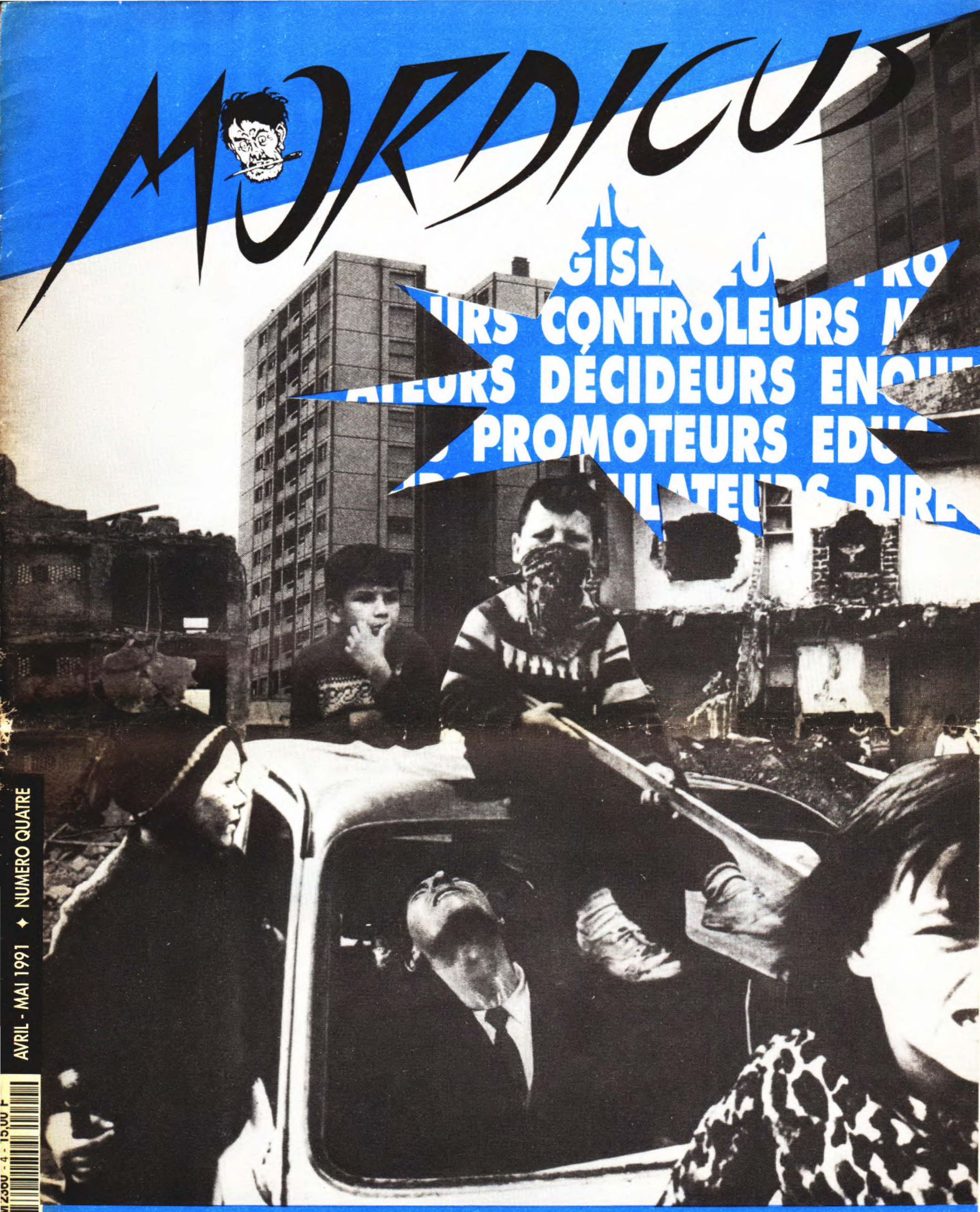
MORDICUS



AVRIL - MAI 1991 ✦ NUMERO QUATRE

IL FAUT É-LI-MI-NER !

SOMMAIRE

Page 3 Les banlieues au feu, le centre au milieu !
Page 4 Que mille chaudrons explosent !
Page 5 Indiens de Banlieue
Page 6 La preuve par les armes
Page 8 Virées
Page 9 Fuites
Page 10 L'emploi du temps
Page 11 Le travail contre l'activité humaine
Page 12 Hors-cadre
Page 14 Pauper superbus
Page 15 Les mamelles du capital
Page 16 Ça bon, ça beau, sabotage
Page 17 Querelle d'Allemands
Page 18 Aventures
Page 20 Gagaouzes de tous les pays, punissez-vous !
Page 22 Le mauvais larron
Page 23 Epluchure
Page 24 En passant chez les 68-tards

Mordicus B. P. 11 75622 Paris cedex 13 © 43 37 03 98
Responsable : Florence Tosi
Impression : ROTO 61 La Loupe
ISSN 1155-407X — CPPAP AS 72790

L'or de *Mordicus* ?

Les enfants qui donnent des somnifères aux parents pour taxer leur carte de crédit, les parents qui piquent les grands-parents pour toucher l'héritage, les grands-parents qui empoisonnent la famille pour rafler la mise, envoient leurs sous à :
LES MORDICANTS, B.P.11, 75622 Paris cedex 13
Abonnement 100 F. Soutien : 500 F.

Plus je fais la révolution...

(...) Ma révolution a des seins voluptueux d'allaitante, ma révolution a des lèvres épanouies, un regard et un corps de femme sûre d'elle et de sa séduction. Et elle l'est, séduisante, envoûtante, sécurisante. C'est grâce à cela qu'elle a pu s'emparer de moi avec tant de facilité... elle a épanoui mon ventre, mes cuisses, mes hanches, mes seins, mon sexe... sa moindre évocation me donne envie de faire l'amour (ton singe grimaçant me recroqueville la vulve, j'en ai les petites lèvres qui se flétrissent d'horreur). Ma révolution me parle d'amour, de fraternité, de liberté. Mais elle ne connaît pas les mots creux, elle se vit. (...) Ma révolution ne sort pas plus des cuisses de Bakounine que de couilles de Marx, elle n'a de sexe que celui qu'elle a envie de partager au hasard de ses rencontres. Je te lis Mordicus, certes tes analyses sont percutantes, on ne peut te l'enlever, mais sais-tu qu'un couteau entre les dents ne facilite pas la communication. Essaie donc d'ouvrir la bouche sans te tailler la langue, les lèvres... (...) Commençons la construction. Expliquons clairement que l'anarchie n'est ni haine, ni crainte, ni violence mais une solution, qu'elle est possible dès maintenant, qu'elle n'est pas qu'une théorie, proposons ce qu'exigent nos corps, nos esprits, notre planète. Terrassons le vieil ogre du pouvoir né de nos frustrations. Qui me dit, Mordicus, que des conflits de puissance ne te rongent pas déjà de l'intérieur ? L'anarchie n'est pas le chaos et la destruction, elle, est au contraire un équilibre qui pousse les limites du possible. Poussons-les ensemble, Mordicus.
Amoureusement, Béatrice.

Fan club

(...) Au moment où les médias nous sodomisent intellectuellement, où les masses se morfondent dans une passivité apolitique intolérable, je t'implore, toi, Mordicus, de ne jamais disparaître. Car tu es le typhon issu des dépressions internationales, tu es la tempête dévastatrice qui fait flotter le drapeau de la colère. Longue vie à toi, Mordicus, ouragan rouge et noir qui balaiera la terre de ses frontières, de ses élites, de ses lois et de la torpeur de son peuple.(...) Spartacus à deux têtes, l'une d'Apache, l'autre de Zoulou.

La part des choses

(...) Petite critique : il s'agit de la dernière page, qui semble être la page de la « tête de Turc » (et bien souvent de la « tête de Juif »). Critique percutante de l'élite des médiocres, de l'aristocratie des vulgaires, de la cour présidentielle, des enfants gâtés et crétins d'un pouvoir pourri, certes, certes. (...) Il faut cracher dessus, mais que vous crachiez uniquement sur cette gauche modérée, démocrate, de préférence prosioniste, me semble extrêmement limitatif. (...) A connerie égale, insultes égales. Donc tapez sur tous les démagos, sur les fâhrers en herbe, comme sur les populistes réformeurs, en ascension ou en décrépitude, sur ceux qui étaient au pouvoir hier, sur ceux qui le seront demain (...).
Longtarin

Le rire qui tue

J'ai été nourrie au lait de l'indignation. Et je suis restée prompte à gueuler, à dénoncer, à m'indigner, tellement que je m'en prends toujours plein la gueule dans l'affrontement avec l'autorité, les chefs, les bourges. Et, à force d'en prendre plein la gueule, c'est notre puissance personnelle qui s'épuise, et le désespoir qui gagne du terrain. Or, ce que veulent foncièrement les bourgeois, c'est nous acculer au désespoir, au suicide. (...) Alors quoi faire ? Contre eux ? Rien ! Rien d'autre que le rire et les mains dans les poches. Mieux vaut s'en foutre que s'en faire foutre. Ne plus en fiche une et tout prendre à la rigolade. (...) Parce qu'il est de plus en plus clair que ce qui va faire tomber en décrépitude le monde des bourges, ça va être le désintérêt général de la population, la rigolade, la dérision, le sarcasme. (...)
Mumm Cordon Rouge

Fourbir ses larmes

(...) Que peut-on dire encore ? Que reste-t-il d'autre que les larmes ou la violence ? Larmes que mes contemporains sourdingues robotisés à la nouvelle mode ne reconnaissent plus. Violence qui les fascine tant que ma dérision s'est enrayée depuis des mois et des mois, par douze et en paquets. Alors que je sais pas si je serai pas crevé de faim et de désespoir d'ici la parution du numéro d'avril. Alors que Dominique la Lune, lettre simple et sans brillance artificielle, page 2 du numéro de mars (!) ne lira sans doute pas ce bout de tendresse complice.
Gaulin

Sans queue ni tête

(...) La FA et Mordicus ont la même voix que le ministre de l'Intérieur.(...) L'Etat et Mordicus, la FA, n'aiment pas les moments de révoltes sauvages et le font savoir.(...) Pour la sommité des nullités, il fallait bien étaler, lécher, flatter le dernier cri à la mode des Os Cangaceiros, leur sainte violence, la dernière à la une du spectacle avant-gardiste.(...) Imbécillité ou naïveté, ces révolutionnaires parisianistes ratés, journalistes ratés, ont eu le tort d'écrire, peut-être encore de croire qu'on peut se faire du beurre sur la conscience désarmée(...). Ce genre de merdeux, ça n'a pas de couilles.
Centre de recherche et d'étude de la question sociale

Mort aux vaches !

Pour avoir volé, j'ai plusieurs fois affronté le personnel des magasins. J'ai été lynché, roué de coups, enchaîné, on a même essayé, moi à pied, eux en voiture, de me coincer contre un mur. Souvent j'ai été poursuivi, parfois par des porcs l'arme au poing, moi les mains nues. Un propriétaire a failli me trouer le front avec son fusil. (...) Chaque fois que je peux aider mes semblables contre les flics, vigiles, contrôleurs, etc., je le fais. J'enrage à chaque mort comme pour Djamel à Sartrouville. Mon cœur se réjouit quand le désir de vengeance devient fête, que les voitures brûlent, les magasins aussi, que les vitrines éclatent, quand le pillage est grandiose, quand les porcs dérouillent, quand les pauvres tiennent le pavé. (...)
Delphin Murder

Et au chant donneur.

Une ordure dandy de « L'Jdiot international » que j'avais traité d'extrême-gauche caviar et à qui j'avais recommandé la lecture désaliénante de Mordic..., m'a répondu avec cet humour involontaire qui caractérise bien les idiots du monde entier : « Mais Mordicus, c'est le journal des taggeurs et du rap. Nous on défend la culture française. »
Un rétif

Pour recevoir affiches, affichettes, autocollants, écrivez ou téléphonez à Mordicus.

LES BANLIEUES AU FEU,

Bamako, Le Chaudron, Sartrouville ou Leipzig: dans les banlieues du monde, des bagnoles flambent, des vitrines explosent, des flics encaissent. Ce qui relie ces émeutes, c'est le rejet d'une misère sans issue, exacerbé par l'image arrogante de la richesse. Ce qui réunit les émeutiers, c'est qu'ils détournent cet instrument destiné à les diviser: la télé, qui assure à l'échelle mondiale la publicité des exploits de leurs semblables.

Informes magmas urbains au Sud, cités ouvrières décomposées à l'Est, cages à lapins à l'Ouest, la banlieue c'est partout le lieu des bannis. Partout le capitalisme a opposé aux centres organisés des espaces diffus qui ne valent que comme poubelles.

Naguère, les pauvres conspiraient pour investir le centre des villes, occuper les beaux quartiers. Il ne leur reste aujourd'hui que quelques colifichets à saisir lors de leurs raids vengeurs mais furtifs. Le vrai profit de telles aventures n'est que plaisir vandale: casser des vitrines qui ne protègent rien d'utile. Pourquoi investir ministères et parlements, puisque, comme le révèle l'indifférence générale pour les scandales politiques, le vrai pouvoir est ailleurs, invisible aux regards brouillés du public? Le crédit, la monnaie électronique ont remplacé l'or des banques. Les belles demeures sont aujourd'hui des bureaux sans usage humain. Tout cela peut bien brûler, les maîtres n'y perdront pas leur pouvoir.

Les banlieues, déshéritées et sans passé, affrontent un mirage planétaire. Elles veulent le monde, et tout de suite. Elles veulent ce qui leur manque le plus, l'argent. Mais cet argent ne peut les consoler du manque de communauté, de la perte de tout prestige, et ils le savent. Jamais encore l'humanité n'avait convoqué les pauvres au festin des nantis en leur offrant une table aussi rase. Tout devient possible, y compris la revanche des barbares, alors que l'immense potentiel accumulé par l'Occident ne demande qu'à être joyeusement mis en commun. Et les partageux, malgré les vampires politiciens ou religieux, se battent désormais sans mythe, sans «chef d'orchestre» , sans organisation qui confisquerait et trahirait leur combat. Un tel paradoxe fait planer sur ce monde, qui prétend mettre chacun à sa place, *l'ombre de sa fin.*

LE CENTRE AU MILIEU !

Que mille chaudrons explosent !

Petites causes, grands effets : il a suffi d'interdire une station de télévision pour déclencher une explosion sociale à la Réunion. Perfusée à l'assistance publique métropolitaine, l'économie de l'île est au bord du coma. Les émeutes de février, toujours prêtes à resurgir, lui annoncent de joyeuses funérailles.

Dans une ambiance de fête populaire, des milliers de personnes sont allées se servir aux rayons des grandes surfaces et des magasins pillés dans le quartier du Chaudron. Des familles entières de Réunionnais et métropolitains arrivaient (...) pour remplir leur coffre de marchandises. Au retour de ces emplettes, des enfants et des vieilles dames rejoignaient leur domicile d'un pas tranquille, portant sur la tête un téléviseur, une caisse de whisky ou des paquets de couches-culottes. Certains acceptaient de se laisser interviewer par la télévision et répondaient avec un grand sourire : ***ça, c'est pas voler.***

Agence France Presse
25/2/91

L'île intense : c'est sous ce slogan que le Comité régional du tourisme lançait à l'automne dernier une campagne de promotion de la Réunion. Intense, l'île l'était en effet sous les lueurs des incendies qui ont éclairé les nuits de mars. On a vu des gamins de six à sept ans affronter torse nu les CRS à coups de pierres.
(...) Le Syndicat des assureurs réunionnais a comparé les effets du pillage à ceux d'un cyclone. Pour endiguer les ardeurs des pillards, les autorités ont prétendu que les émeutes avaient fait onze victimes, sans préciser toutefois si elles avaient contracté une assurance-vie.

Agence Banque-Assurance
3/4/91

(...) Les morts et les blessés de Saint-Denis-de-la-Réunion ont laissé dans les mémoires de leurs amis des plaies sanglantes, profondes. Leur détermination plusieurs jours durant a allumé dans nos tripes des brasiers qui sont loin de s'éteindre. Ils portent en eux la terrible charge de l'Esprit de nos morts depuis des lustres. Et des flics trouvent étonnant de se faire tirer dessus, ils ne comprennent rien les malheureux ! Désormais, il ne suffira plus d'être veule et carriériste pour entrer dans les forces de l'ordre, il faudra être courageux, téméraire ; cela va considérablement éclaircir leurs rangs tant ces qualités y sont rares.

Agence pour une Zymotechnie Apodictique
15/3/91

Indiens de Banlieue

« *Gardiens de murs* » *d'Alger critiquant joyeusement l'économie.*

A Mantes-la-Jolie, des lycéens ont repris à leur compte l'ancien programme écolier : « les cahiers au feu et la maîtresse au milieu ». A Vaulx-en-Velin, des bagnoles ont brûlé pour rompre l'ennui du week-end de Pâques, tandis que depuis février des jeunes avaient apparemment entrepris de venger à leur manière la mort de Thomas Claudio en « pare-choquant » à leur tour les voitures de flics avec de grosses cylindrées volées. Ce dépassement ludique de la civilisation automobile a donné des émotions aux passagers de plusieurs véhicules de police, à la vitrine d'un magasin de sport et aux occupants d'un commissariat percuté par une BMW. Plus de 600 flics ont été mobilisés pour fouiller des boxes et retrouver les béliers roulants. A Sartrouville, les 26, 27 et 28 mars, trois jours d'émeute ont suivi la mort de Djamel, avec rebelote le 10 avril, jour de la reconstitution du meurtre. Les flics attaqués à coups de pierres, de boules de pétanque et de coquetèles, des lardus en civil tabassés, des bagnoles brûlées, un magasin de meubles incendié.

SELON les penseurs du *Monde*, ces derniers événements « confirment le mal-vivre des jeunes banlieusards ». En réalité, la périphérie rappelle aux habitants du centre que la meilleure utilisation de la bagnole, c'est l'auto-tamponneuse ou le feu de joie, que les vitrines ne sont pas éternelles ni les flics invincibles, et que les aménageurs de l'espace l'ont rendu partout invivable en déportant les pauvres des villes dans les camps du pourtour. Les banlieues n'ont pas fini de nous parler de notre mal à vivre.

Et elles continuent à nous apprendre à nous battre. Leur refus de la France officielle se manifeste par une pratique qu'ils partagent avec les extrémistes de notre acabit : la chasse aux journalistes, dans les moments de révolte collective. A Sartrouville, tous les représentants des télés ont été systématiquement agressés, et une caméra de TF1 dérobée par des gens qui n'ignorent sans doute pas qu'une Betacam vaut bien le loyer de quinze apparts HLM pendant un an. Les bandes, si elles se perdent parfois dans des affrontements inutiles, savent aussi s'allier, et faire preuve d'une belle intelligence tactique dans le harcèlement des flics.

Malheur aux barbus

CEPENDANT quand on retournait sur les lieux, à Sartrouville, le 2 avril, il y avait comme un malaise. Le supermarché devant lequel Djamel avait été assassiné était presque vide, les affiches proclamant « Euromarché assassin », collées partout, étaient toujours là, mais ça grouillait de flics, la cafète était ouverte mais totalement vide de clients. A la cité des Indes, les banderoles des manifs avaient été regroupées sur un gazon, et étaient gardées par des « beurs » de trente à quarante ans, portant brassard vert (couleur de l'islam), prompts à bondir dans leurs voitures pour aller observer le moindre regroupement de jeunes. Le supermarché était surveillé par les flics, la cité par les islamistes. Des jeunes des Indes, interviewés par un journaliste de *l'Idiot international*, exprimaient, à côté d'une juste colère contre la vie qu'on leur faisait et contre le maire — idéologue sans doute plus près de la Nouvelle Droite que du FN — des sentiments antisémites, exacerbés par la guerre du Golfe. Un copain qui se trouvait sur place confirme avoir entendu des propos semblables.

Tous ceux que les critères du grand rabbinat et du III[ème] Reich enferment dans l'identité juive, sont en butte au racket sioniste qui voudrait les transformer en autant de militants d'Israël, Etat théocratique et raciste. En cela le sionisme encourage l'homme de la rue arabe à identifier purement et simplement le juif et le sioniste. Tous ceux que le racisme français et les rackets nationalistes définissent comme « arabes » sont visés par une entreprise de récupération menée par l'intégrisme islamiste, aussi raciste envers les Juifs que son homologue juif l'est avec les Arabes. La rage devant l'immense manipulation médiatique de la guerre du Golfe, devant la mobilisation de l'opinion après l'affaire de Carpentras alors que le meurtre de tant d'Arabes la laissait indifférente, le sentiment d'être rejetés sans cesse dans l'identité « beure » , ce climat particulier qui règne en France depuis quelques années, tout cela offre un terrain propice aux forces qui trouveraient intérêt à la constitution de ghettos : les fanatismes religieux et l'Etat.

Nous avons trop en commun avec les lascars des banlieues pour laisser sans réagir certains d'entre eux se faire avaler par les barbus. Immigrés de la troisième génération, nous n'avons pas oublié que nos grands-parents ont été assassinés comme le sont aujourd'hui les jeunes des cités. En août 1893, à Aigues-Mortes, trois cents personnes armées de bâtons donnent la chasse à l'Italien. Il y aurait eu une cinquantaine de morts et 150 blessés. On pourrait multiplier ces exemples. Toutes les populations immigrées — Auvergnats, Picards, Bretons, Belges, Italiens et Polonais — ont fait l'objet de réactions de racisme jusqu'aux années cinquante, mais elles ont fini par être intégrées.

Outre la promotion sociale d'une minorité chargée de faire rêver la majorité, les mariages mixtes ou la scolarisation, ce qui, avant tout, a permis l'intégration fut l'existence du PCF. En incorporant les travailleurs immigrés dans les luttes ouvrières, il donnait à leur ressentiment contre la terre d'accueil des objectifs qu'ils pouvaient partager avec les « Français ». Le Parti s'étant quelque peu déconsidéré durant la guerre d'Algérie, il abandonna une partie de ses tâches aux amicales, polices politiques des nouveaux Etats maghrébins. Mais, depuis les années soixante-dix, les emplois industriels déqualifiés tendent à disparaître, et avec eux l'intégration par les luttes ouvrières. Aujourd'hui, le Parti n'intéresse plus que les comiques de la télé. Les fils des immigrés qui travaillaient chez Citroën sont promis au chômage et rejettent violemment l'esclavage auquel étaient soumis leurs parents. Les enfants des banlieues ne sont plus intégrés par le travail. C'est à ce moment que tout ce que la France compte de sociologues et de curés a « découvert » la question de l'immigration.

Quand le mot « beur » a été mis à la mode par les médias, ce fut pour tenter de ressaisir une réalité qui leur échappait : des invididus présentaient cette particularité intéressante de n'*avoir pas vraiment d'identité*. Ils ne se sentaient ni vraiment français, ni vraiment algériens, ou marocains, etc. Des sans-patrie, pleins d'énergie, capables de critiquer chaque civilisation avec les valeurs de l'autre, de rejeter aussi bien l'obscurantisme islamiste que l'inhumanité de l'Occident moderne : voilà des gens qui risquaient d'être carrément inintégrables. L'entreprise SOS-Racisme, qui visait à les récupérer, a échoué, coincée entre son noyautage sioniste et son activité d'organisation de spectacles. Nous savons que certaines têtes pensantes qui, au ministère de l'Intérieur, s'intéressent aux banlieues, se sont flattées d'avoir, à Vaulx-en-Velin, « allumé des contre-feux » en faisant appel aux « imams ». La tentative, en l'occurrence, était bouffonne. Cela n'exclut pas qu'elle ait plus de succès ailleurs. Le pouvoir entend-il remplacer Harlem Désir par les Frères musulmans ? Dans certaines banlieues, en tout cas, il laisserait volontiers aux rackets islamistes les tâches de maintien de l'ordre que les stals ne peuvent désormais plus assurer.

Match nul

LES GHETTOS ne font pas peur à la société française : elle a toléré pendant quarante ans aux marges des villes une population déracinée ; elle a laissé ses immigrés construire leurs villes, sauvages mais bidon, avant de les légaliser. Mais tout exclus du gâteau social qu'ils étaient, ces gens étaient malgré tout intégrés par le travail. Devant l'impossibilité de mettre au travail des fractions entières de la population, les gestionnaires socialos du capitalisme français sont prêts à saisir tout ce qui leur donne un peu de répit. L'islam offre sans doute une chaleur communautaire, une prise en charge de la vie quotidienne que le modernisme capitaliste est incapable d'assurer. Mais il faudrait beaucoup plus pour encadrer la révolte des banlieues. D'abord parce que l'identité communautaire naît plus autour d'un territoire commun que d'une origine ethnique. Dans les bandes, les « Français » se retrouvent à côté de leurs copains « reubeux » de la cité. Ensuite, et surtout, parce que les jeunes marginaux vivent une situation inverse de celle de leurs parents : hors du travail, ils sont réintégrés dans cette société par la consommation. Consommation d'images, que les versets du Coran auront du mal à remplacer. Les barbus auront beaucoup de mal à convaincre les lascars de renoncer à s'approprier les richesses dont ces putains de vitrines leur barrent l'accès. Et il y a fort à parier que la plupart des « beurettes » riront au nez de ceux qui tenteront de les transformer en « 404 bâchées ».

Devant ce match complètement nul — marchandise contre barbus — nous savons qu'il faudra lutter contre ces deux calamités, pour rejoindre, dans ce que nous avons de commun avec eux, les incendiaires de toutes les banlieues du monde.

Karoly Goulash et Sergio Tortellini

Faux-frères, vrais flics

PRÉSENTS lors d'une assemblée tenue par les jeunes de la cité des Indes, au lendemain des affrontements de Sartrouville, quelques camarades ont pu juger de ce que certains d'entre eux, les plus déterminés apparemment, avaient dans la tête et dans le ventre. Retour du front.

La discussion engagée sur quelques lieux communs assez généralement répandus (keufs, p'tits com., vigiles...) prit rapidement un tour inattendu. Ceux qui visiblement tenaient le crachoir et menaient la danse — une bande d'éducs, pensions-nous — étaient en fait, ils l'avouèrent assez vite, des muslims-purée, fanatiques du Coran. Ce fut alors un déluge d'antisémitisme : « Les journalistes ? Tous juifs ! Le maire de Sartrouville ? Encore un juif ! Les commerçants ? Des juifs aussi ! » (ce qui « justifiait » apparemment l'incendie du magasin Levitan, sans « y » pourtant...) Après leur « critique » sociale, leur programme : une seule réponse, l'islam ! S'ensuivit entre eux une discussion passionnée sur *Le Protocole des Sages de Sion** circulant en *samizdat* dans la cité, ce qui acheva de nous dégoûter.

Ceux qui avaient chassé par le feu les flics et les éducs voient désormais se dresser parmi eux un ennemi plus insidieux : les « frérots ». Capables localement d'organiser une émeute — qui aurait éclaté sans eux — ils semblent aussi capables, et c'est ennuyeux, de l'endiguer pour la faire servir à leurs buts particuliers. Pour quel *deal* avec le pouvoir ?

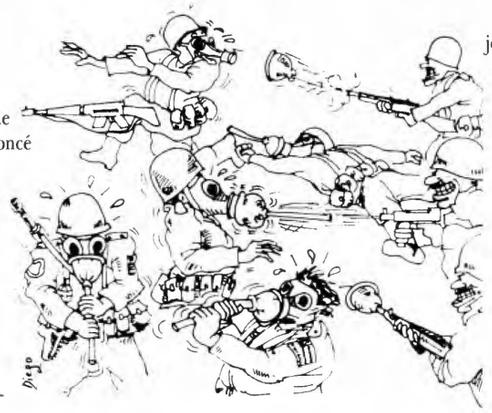
Attention aux faux-frères !

* Célèbre faux, antisémite, rédigé par la police tsariste en 1910, démarqué de Maurice Joly, *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu*.

La preuve par les armes

Traîtresse, hypocrite, cynique : la vaillante Amérique croule sous les épithètes infamantes. Elle laisserait, en faisant preuve de bien peu de compassion, les malheureuses populations kurdes crever dans d'inhospitalières montagnes après les avoir encouragées à se faire mitrailler. Qu'ensuite elle les mette en camps n'y change rien. Mais qui s'insurge, qui vitupère ces mauvais chrétiens hésitant à châtrer le monstre Saddam ? Ces mêmes journalistes et politiciens imploraient les *boys* de ne pas commettre l'irréparable, l' offensive qui allait jeter la planète cul-par-dessus-tête. Aujourd'hui, ils les adjurent d'atomiser Bagdad. Ce n'est pas raisonnable. Le métier de Maître de monde est un dur métier, et il s'exerce durement : le maître choisit avec soin sa victime, fourbit longuement les instruments du supplice et enfin le torture comme il lui plaît. Les récentes aventures de la lutte pour la direction du business mondial nous rappellent que c'est la loi du genre.

UN CLIENT MORT EST UN CLIENT DE MOINS



Il faut être bien intoxiqué par le feu roulant des bobards tévé pour être surpris par le maintien de l'Etat-caserne irakien. Cela avait été clairement annoncé dès les premiers instants du conflit, même si son intégrité territoriale a été légèrement mise à mal par quelques dizaines de milliers de tonnes de bombes. Que les chiites jouent les martyrs, rien de plus normal : le soutien iranien leur a été mesuré. Mais l'atroce épopée kurde sert d'autres desseins : ils n'ont pas d'Etat, qu'ils crèvent. Et on nous sert, entre autres réclames pour Aérospatiale ou Hughes Aircraft, une des plus belles campagnes de pub vantant les charmes étatiques et ses fonctions de protection bien connues. « Pas d'armée, pas de gouvernement et n'importe quelle garde républicaine peut hacher menu vos femmes et enfants et vous pousser dans des régions où même les bêtes ne vont pas. »

La surprise dans cette expédition est venue de l'avarice en cadavres occidentaux. Pas de guerre d'extermination, contrairement à tout ce que les fanatiques du braiement pacifiste s'acharnaient à nous faire croire. Même si de méchantes langues ternissent l'exploit en exagérant l'efficacité de la vitrification du désert koweïtien, la meilleure mauvaise foi subversive ne saurait nier le tour de force technique. Avec deux à trois cents macchabées étazuniens avoués (les seuls qui comptent, bien entendu) , dont la moitié par ingestion de tord-boyaux maison ou dérapages de poids lourds , ce conflit a bien illustré cette incroyable contrainte de la bataille moderne : faire la guerre, mais sans morts. L'indispensable élimination des surplus temporaires de pauvres, qui faisait le fond de la guerre moderne, serait passée à la trappe, sauf dans le tiers monde. Avec cette charmante nouveauté dans l'art de la boucherie industrielle, amplifiée par le rouleau compresseur Droitsdel'hommiste, la sombre tâche de nos états-majors est singulièrement compliquée. C'est que la démocratie commerciale fin-de-siècle aime l'innovation et a décrété, magnanime, que tout pauvre était un client en puissance. Et bien sûr, rien ne peut être plus sacré que la vie du client.

On dira avec raison que ce curieux théorème s'applique aux blancs seuls, (un tiers de noirs, quand même, dans le corps expéditionnaire US) : les malheureux Irakiens ne bénéficient pas encore de tous les miracles techniques de la démocratie marchande. De plus le Saddam, créature occidentale, devait être doublement puni. L'élève a désobéi, puis il a joué l'insolent, donnant un mauvais exemple pour tous ces pouvoirs régionaux (Brésil, Pakistan...) qui auraient l'impudence de mener une politique de conquête indépendante de leurs bien-aimés protecteurs. Les castes dirigeantes sous-développées doivent amèrement ruminer la leçon. Elles qui son toujours tentées par quelque exploit guerrier pour faire oublier à leurs populations les difficultés de leur intégration dans le marché mondial.

ON NE FAIT JAMAIS TOUT LE MAL QU'ON VEUT FAIRE

Ecartons d'emblée les moralistes et pacifistes de tout poil, partisans de cette chimère à la mode, une raison d'Etat humaine, et suivons les critiques qui se disent plus radicaux. Le camp des dénonciateurs du capital, de ceux qui devraient être les artilleurs de la pensée, vient de subir une déroute intellectuelle à l'image de sa faiblesse pratique. Rien de bouleversifiant à cela, ricanera-t-on. Cela fait des lustres qu'il ne nous offre pas mieux que ces protestations indignées, anathèmes virulents et prévisions faisandées.

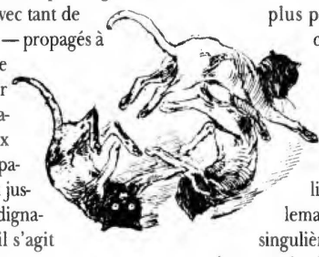
Mais là, pas d'excuse. Dans cette équipée de la puissance américaine, tous les comparses ont tenu leur juste place : les militaires ont intoxiqué, les journalistes amplifié, les experts pontifié, les commentateurs divagué. Manipulé comme tout un chacun, le parti de la critique n'a pas fait son boulot, n'a pas su (voulu ?) décoder. C'est qu'on n'allait pas la lui faire : la société américaine est bien trop abstraite, déréalisée, spectaculaire, etc. La guerre, la lutte à mort exige des êtres de chair que la démocratie marchande a fait disparaître dans ses jeux de miroirs, dans la simulation générale que serait devenue la vie moderne, c'est entendu.

Et pendant la campagne de bombardements, la famille para-situ exulte.Voyez : jeux vidéo, feux d'artifice, c'est bien du cinéma, et si les images de mort manquent, elles ne tarderont pas à venir nous terroriser. Assurément le sang arabe coule (les chiffres honteux de cent mille morts irakiens sont murmurés) mais de vraie guerre, point. Les coalisés n'oseront risquer leurs hommes, la mort les effraie trop. Vient ce qui tient lieu de bataille terrestre : l'encerclement des ruines du bunker koweïtien. Pas de résistance, pas de féroces combats. Surpris, nos désabusés professionnels crient qu'on leur a volé les fiers massacres promis, qu'on leur a menti sur la taille des couilles de Saddam. Pourtant, ne savent-ils pas que, sans âme et sans orgueil, la figure du guerrier est morte, tuée par la comptabilité, se survivant par la masse des équipements militaire ? Que si la guerre a changé comme le reste et a soumis les humains aux protons, robots, prothèses et électrons, elle n'en demeure pas moins de la guerre très concrète, aussi réelle que celles qui l'ont précédée. Mais le fanatisme de la démystification, acharné à prendre le concept de spectacle au premier degré, conclut fort naïvement qu'il aurait absorbé toute réalité. La coalition des tenants du « spectacle absolu », avec l'irréel Baudrillard dans le rôle du bouffon, a donné toute sa mesure lors de la crise . Et nombre d'amis chers, de rebelles à l'esprit

Serge Klaving

clair, ont encore donné dans cette version décomposée de la critique radicale depuis trop longtemps répandue chez les affranchis.

Beaucoup d'autres parmi nos chéris, ceux qui toujours nient, s'y voyaient déjà : explosion de la « rue arabe », embrasement du Moyen-Orient, enlisement du corps expéditionnaire, révolte de l'arrière, etc. Faut-il croire qu'ils n'avaient pas daigné se pencher sur une carte, ni pesé l'état des forces pour croquer avec tant de gourmandise dans tous les scénarios euphoriques — pour nous — propagés à dessein par les différents ministères de la Vérité ? Animés d'une louable bonne volonté de nuire, ils cherchaient à démoraliser l'ennemi occidental, personne n'en doute. Alors ! qu'ils ne cachent pas leurs espoirs déçus derrière l'éloignement des lieux du crime, la faiblesse des réactions populaires, le déluge de propagande dans lesquels se noyaient leurs contemporains. Ils n'ont justement cessé de les dénoncer, jusque dans ces colonnes... Indignation morale et vœux pieux sont d'imparfaits outils lorsqu'il s'agit d'entraver les mouvements d'un ennemi apparemment si retors.



On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire

Entendons-nous : il n'était donné à personne de prévoir l'ampleur du succès américain. Pas d'affrontement, même aussi bien programmé que celui-là, sans son lot d'aléas . Mais, il était possible d'éviter le pathos de la grande guerre, du conflit décisif entre le Nord et le Sud, des massacres inouïs qui ne manqueraient pas de suivre. L'horreur kurde, cette bavure due autant aux grotesques encouragements américains qu'à la mythification de la répression chimique et la panique entretenue par les peshmergas, ne pourra se prolonger. Ces hystéries médiatiques ne servent que l'Administration Bush, pour faire ressortir après coup l'étendue de sa maîtrise du champ de bataille.

Dès l'origine, ce conflit se voulait limité, et quoi qu'on en ait, il l'est resté. Ce coin du monde regorge bien de cette huile si nécessaire à tous leurs engins mais si inflammable et donc susceptible de provoquer toutes les explosions. Comment ignorer que la région tout entière était acquise aux intérêts US ? Les pays non-arabes, Turquie, Iran et Israël ne pouvaient que se réjouir, et les pays du Golfe, qu'applaudir. L'affaire avait ainsi peu d'espoir, sinon télévisuel et rhétorique, d'échapper à ce que les affables stratèges du Pentagone appelaient de leurs vœux : un conflit intermédiaire, un M.I.C (Medium Interrange Conflict).

En chute libre, ne contrôlant plus qu'un petit quart du commerce mondial après en avoir atteint la moitié dans les années 50, l'Amérique est contrainte de jouer les Docteur Folamour. Elle doit tout faire pour oublier le peu de fiabilité de ses troupes, la méfiance dans une quincaillerie si chèrement acquise, tout tenter pour effacer les humiliations vietnamienne, iranienne et libanaise. Voilà vingt ans qu'elle se traîne, qu'elle se jure de réagir et les « élites » américaines, connaissant encore moins la retenue que leurs collègues, sont réputées pour se complaire dans la brutalité. Pouvait-on croire qu'elles ne miseraient pas tout sur leur dernière carte, la puissance militaire absolue, aiguillon autant que frein du déclin de leurs industries ? Même à l'époque où le capital est tout, les bombes restent de quelque utilité dans la lutte pour se maintenir à la tête du monde des affaires.

Rappelons-nous en effet le début des années 80. Le commandement américain intoxiquait alors la planète sur la fantasmatique menace russe et ses dizaines de milliers de chars prêts à déferler sur l'Europe, pointait *Cruise* et *Pershing* sur le cœur de l'URSS tout en développant *Star War*, l'hallucinant bouclier anti-missiles. L'espoir était d'acculer la malheureuse Armée Rouge à l'attaque préventive, de provoquer la guerre si nécessaire au rétablissement d'une domination sans partage, faisant ravager par d'autres leurs ingrats concurrents allemands et japonais. Hélas la folle manœuvre, le chantage à l'apocalypse nucléaire n'a pas payé : fuyant un combat perdu d'avance, l'URSS s'est effondrée, laissant la crise de l'hégémonie étazunienne entière. Qu'à cela ne tienne ; le clan des Texans au pouvoir, succédant au gang reaganien, se met en chasse du conflit salvateur. Ce sera ce pis-aller de M.I.C. en Irak : un adversaire qui s'y croit, une belle armée de dernière génération qu'on vient de lui vendre, des déserts propices au *kriegspiel*, et l'occasion de rentabiliser dix années de militarisation forcée... L'occasion est trop belle.

Les bénéfices, sans être prodigieux, n'en seront pas négligeables pour autant. Avant tout, il fallait faire la démonstration des performances de la terreur industrielle la plus moderne. D'abord parce que cette efficacité était régulièrement mise en doute par la clientèle et minée par le manque d'ouvrage. La leçon s'adresse ensuite à l'humanité entière pour lui rappeler les vertus de l'obéissance aux lois du plus fort.

Enfin, la preuve par les armes a une valeur pédagogique certaine auprès de l'irrespectueuse concurrence du tandem germano-nippon. Les premiers de la classe en rabattent, et — traduit en bonne logique commerciale — ils casquent, s'abaissant même à marchander devant l'énormité de l'entourloupe américaine. Ces revenus immédiats s'ajoutent aux petits profits divers tirés d'une domination encore plus parfaite du Moyen-Orient. Mais c'est encore peu de choses en comparaison de la grande œuvre à venir : mettre à la raison du Marché juifs idolâtres de la frontière et palestiniens amoureux de l'Etat, nous débarrasser pour un temps des ahurissantes querelles des « obsessionnels de la peste porcine »...

Dans la guerre pour la direction du monde, le coup de force militaire du Golfe vient de faire gagner un délai politique d'au moins une décennie à la prééminence yankee. D'ici qu'Allemands et Japonais la lui contestent les armes à la main, le délai risque de singulièrement s'allonger. Quant au danger du retour sur le ring de l'URSS, c'est une aimable fantaisie. L'Armée Rouge n'existe plus comme menace crédible pour longtemps, même si, lasse de voir l'Empire s'émietter, elle se perdait dans une dictature tournée vers le combat.

Voilà donc que l'Amérique, au moment même de son inéluctable défaite économique, triomphe politiquement. Triomphe à double tranchant qui la confronte à un monde sans ennemi à sa mesure. La classe dirigeante américaine, qui doit prendre en charge ce monde, n'a heureusement ni les hommes (anglo-saxons radins), ni la formation (étroitesse puritaine mâtinée de cynisme) pour faire face à ce défi. Elle aimerait mieux refiler l'encombrant fardeau pour se consacrer à de plus lucratives occupations. Mais, ceux qui auraient pu s'en charger sont à terre (Russes) ou vraiment encore trop jeunes (Allemands et Japonais), et pour longtemps. Alors l'époque est finalement plus riante pour nous qu'elle n'en donne l'air. Quand les conflits explosifs entre puissances sont obligés de se mettre en hibernation, l'inexorable question sociale s'ouvre un champ plus dégagé pour se saisir du monde et en remettre en cause toutes les règles.

Optimistes, ne doutons pas que le capitalisme vit ses derniers siècles.

Ali Rodjo

j'irai manger vos morts

Douce quiétude des charniers,
Entends mon aile dans ta nuit ;
Je viens sans trop faire de bruit
Calmer ma faim de carnassier.

Belle Bagdad embombardée,
Sous tes gravats des ombres creuses,
Cherchant les victimes nombreuses
Que le beau sang rouge a fardées.

Morts du Droit International,
Pour cimenter l'Ordre Nouveau,
Les RiKKKains tasseront vos os
Dans un sublime Mémorial.

Moi, le vampire occidental,
J'aimerais bien goûter un peu
Vos chairs avant les mouches bleues,
Mères de l'asticot final.

Voilà pourquoi, sans être vu,
Je me faufile entre les corps ;
— Suave est l'odeur de la mort !
Doux, le murmure des obus !

Avec des mines de gourmet,
J'opte pour l'un ou l'autre cru,
Pressentant des nectars de pus
Dessous ces plantureuses plaies.

Grâce à nos bombes sans pareilles,
La viande est déjà désossée ;
Nos avions ont fait du pâté
De ces enfants et de ces vieilles.

Le poumon des femmes gazées
N'est pas mauvais, mais je préfère
La succulence des ovaires
Au tréfond des corps écrasés.

Savez-vous le goût délicat
Des couilles déjà faisandées ?
Avez-vous comme moi bandé
En suçant les yeux des soldats ?

Avez-vous comme moi léché
Sur les murailles la cervelle
De ceux qui, pour être rebelles,
Douze bastos ont récolté ?

Pour accompagner ces mets fins,
Un château-chinon blanc de blanc,
Bien en Bush et fort gouleyant,
— Cuvée 81 : très bien !

De Tel-Aviv à Bassorah,
Je promène ma faim immonde,
Sur tous les horizons du monde
Je dispute ma proie aux rats.

Merci Bush et merci Hussaigne,
Race divine des saigneurs ;
Qu'eût été sans vous mon bonheur ?
Je suis repu, voyez : tout baigne !

En mon caveau,
le 18 février 1991,
feu le général
MARCHOUCRAIVES

Lettre à une astronaute

Paname, 1er mai 1999

Chère Tata, je rentre d'Istanbul où j'avais été envoyé avec une dizaine de délégués faire une étude sur la confection du pain. Nous avions déjà pris ici des mesures radicales d'un bout à l'autre de la chaîne : nouvelles sélections des semences, assolements, élimination de la chimie, etc. Après deux, trois ans de tâtonnements, nous avons retrouvé des rendements à l'hectare voisins de ceux d'avant. Fallait pas rigoler avec ça car nous (les ex-pays riches) devions garantir l'approvisionnement de l'ex-tiers monde, le temps que nos frangins et frangines des tropiques retrouvent les méthodes culturales détruites par deux siècles d'exploitation coloniale. Les stocks de produits insipides accumulés dans « nos » silos et « nos » chambres froides permettront de faire la soudure. Cette année, certaines contrées anciennement affamées d'Afrique, d'Amérique et d'Asie devraient retrouver l'abondance pour la première fois depuis la Grande Bascule.

Pour obtenir ces rendements élevés sans produire de la merde, sans consommer plus d'énergie que tu n'en produis, cela n'a pas été bien sorcier : au lieu de violer les lois de la nature, il a suffi d'en jouer. Dès que tu bazardes le point de vue étroit de l'agronome, dès que le critère de l'activité n'est plus la quantité mais la qualité, les choses vont très vite : les cultivateurs pensent et agissent, les blés dorent, les farines embaument, les levures disparaissent, les pétrins peuvent ralentir et les fournées mettent l'eau à la bouche à une lieue à la ronde.

Pourtant, aux dires des anciens, malgré des progrès considérables, le pain n'avait toujours pas retrouvé sa « saveur d'avant-guerre ». Il ne restait plus qu'une solution, aller voir les boulangers du dernier pays au monde où l'on savait encore faire le pain avant que ça pète : la Turquie.

Mais en descendant du train à la gare de Sirkici, je ne m'attendais pas à pareil choc. En fait de boulangers, c'étaient surtout des boulangères qui étaient venues nous accueillir sur le quai. La dernière fois que je m'étais rendu là-bas, en 4 avant le Grand Chambardement (je te traduis en papiste : 1991), dans les rues de Stamboul il n'y avait que des hommes : Arméniens, Grecs, Juifs, Kurdes, Turcs, bruns, blonds, Européens, Asiates... pas un pour racheter l'autre... dissimulant derrière leurs énormes moustaches ridicules la mutilation séculaire qu'ils s'étaient infligée en s'amputant de la moitié d'eux-mêmes — les femmes. T'avais beau chercher, pas une nana, pas une gonzesse, pas le moindre petit bout de meuf à l'horizon.

Toutes planquées dans le sérail,
Bonnes à torcher la marmaille.

Les rares à se risquer sur le pavé avaient même recommencé à s'encapuchonner sous la pression des barbus, malgré soixante-dix ans de kémalisme laïc. Et là, soudain, je ne voyais plus qu'elles, princières dans leurs soieries multicolores, drapées de bourrettes, de gazes, de mousselines et de taffetas, le pas ample, le rire éclatant et l'œil qui te foudroie. Fières, triomphantes, rayonnant de la puissance douce de leur place reconquise. Tu les aurais vues nous bousculer tendrement, moquer nos pauvres coutils de Nîmes au bleu de Gênes, apostropher au passage ces Francs incongrus venus rapprendre la boulange. Et les hommes, la lèvre nue, la parure plus modeste, ne semblaient pas étonnés d'être ainsi fondus dans leur humanité retrouvée. Je planais, aux anges. Un détail a fini par me ramener à la réalité : le manche des yatagans dépassant de l'épaule des plus farouches belles qui formaient notre escorte et qui rappelait que quatre ans plus tôt quelques imams avaient vu leurs burettes rouler à leurs pieds, avant d'être pendus haut à leurs minarets.

Partis pour quinze jours, nous sommes restés deux mois, déchirés quand il a fallu s'arracher des bras de nos nouvelles compagnes et de nos nouveaux compagnons. Le matin, nous le passions dans les fournils, d'Eminönü ou d'Üsküdar, de Sültanahmet ou de Kadiköy. Les caïques solaires qui ont remplacé les *vapur* polluants nous trimballaient mollement d'une rive à l'autre du Bosphore. Et l'après-midi était vouée à la fête, aux récits de nos révolutions, aux festins et à l'amour.

Béate, qui faisait partie du groupe, toujours prompte ici à repérer le damoiseau qui sache partager son plaisir, ne savait plus où donner de la tête. Les Kurdes aux yeux bleus lui avaient tourné les sens et j'ai bien cru que nous allions devoir repartir sans elle. Elle a fini par se ressaisir et tient à nouveau sa place dans les gadoues de la Bièvre. Matcha, elle, après des années de vaines recherches, a enfin trouvé l'extase dans les bras d'une Arménienne sur les tapis de la mosquée Bleue, transformée en temple de l'amour. « C'est Byzance ! », s'est-elle écriée.

Bref, ça baigne...! Avec les logiciels qu'on a réussi à vous câbler, vous devriez pouvoir remettre votre fusée en mouvement et commencer à vous rapprocher de notre bonne vieille Terre, mais combien de mois faudra-t-il encore ? J'ai tant de souvenirs stambouliotes à te raconter...

Byz,

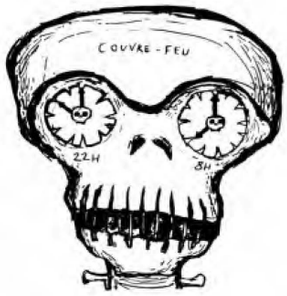
Gob Pacha

Les nuits rouges de Bamako

Dès que la prière a commencé à retentir dans les haut-parleurs, Ahmadou a sifflé ses copains, deux lascars au regard vif, et il a donné le signal du départ : « On va aller boire du vin rouge », a-t-il annoncé sur un ton farouche, comme s'il faisait une déclaration de guerre. Les lascars ont alors procédé, au milieu d'un cercle attentif de mômes, à un déshabillage express, troquant leurs hardes contre leurs vêtements de sortie : tee-shirts rutilants et pantalons à pinces. « On est des voyous, paraît-il. Il y en a parmi nous qui travaillent, mais la plupart sont chômeurs. Pour nous, il n'y a rien. On en a marre, on a vingt-deux ans. Ça suffit. »

Le mardi 22 janvier, les soldats de Moussa Traoré avaient tiré : cela n'avait pas dissuadé des anonymes de jeter dans son sillage des tracts qu'une semaine plus tard, on photocopiait fébrilement et commentait abondamment. Il faut dire que ces tracts n'étaient pas banals et leurs auteurs, pour anonymes qu'ils soient, facilement identifiables : des jeunes chômeurs diplômés engagés dans le mouvement qui, comme une tornade, a gagné la population des villes et même des villages du Mali profond, depuis octobre 1990.

Les journées de janvier préfiguraient celles, décisives, du 22 au 25 mars 1991, c'est bien une révolution qui a renversé le tyran Moussa Traoré, enfant de troupe de l'armée française... Les manifestations qui ont éclaté le matin du vendredi 22 mars à Bamako n'étaient pas des émeutes mais une insurrection.



N'oublions pas que ce sont des étudiants maliens qui ont été à l'origine du Printemps de Pékin, par la jalousie que leurs bourses — et donc leurs conquêtes féminines — avaient suscité chez les étudiants chinois, apprentis mandarins mais pauvres, condamnés à une promiscuité provoquant une frustration sexuelle insupportable ! Les Maliens en savent assez long sur les systèmes politiques de l'Ouest et de l'Est, du Nord et du Sud pour savoir assez clairement, non seulement ce dont ils ne veulent pas, mais aussi ce qu'ils veulent. Bien sûr, ils affronteront de gigantesques obstacles et la tradition ne compte pas parmi les moindres. Mais la montée en première ligne des femmes, le samedi 22 mars, face aux automitrailleuses françaises indique que, réellement, le Mali de papa a commencé à mourir.

D'après Alibix 1-10 mars, et 1-10 avril (Agence libre d'information et de communication sociale. 11 rue des Panoyaux, 75020 Paris).

Dans le mot révolution il y a celui de revolver.
La révolution est collective. S'il ne s'agissait que d'une affaire personnelle, les revolvers n'auraient qu'un coup, or leurs barillets sont de six coups ! Jacques Fasel

Jacques Fasel, « cuisinier doué, objecteur de conscience, poète, théoricien libertaire », selon ses amis, « Robin des Bolz, ennemi public n°1, roi de l'évasion », selon la presse suisse, est, aux dernières nouvelles de Genève, incarcéré à la prison de La-Chaux-de-Fonds. La justice des Helvètes le tourmente, retarde par tous les moyens sa libération. Il a été transféré *trente-cinq fois* de prison en prison depuis une dizaine d'années ! **Libérez-le, foutredieu !**

France Pue ● France Pue ● France Pue ● France

AREZKI Dahmani, chef du racket des beurs propres sur eux, carpette de Mitterrand et bouffeur de pacifistes, a des idées pour aider l'intégration : 1) Recruter des beurs dans la police pour aller dans les quartiers « difficiles ». 2) Déporter des centaines de milliers d'habitants des banlieues vers les campagnes en voie de dépeuplement. « L'immigration est issue d'un milieu social paysan », bave-t-il. « Entre 100 000 et 200 000 familles peuvent trouver quelque chose de tout à fait digne dans les campagnes françaises. » Un jeune de la cité de la Cayolle à Marseille, a exprimé une saine critique de ces positions : il a intégré son poing dans la gueule du responsable local de France Plus.

Pue ● France Pue ● France Pue ● France Pue ●

Morceaux choisis Allant reconnaître le corps de leur fille avant crémation, un couple chinois s'aperçut que ladite n'avait plus ni cuisses ni fesses. Découpées par l'employé de la morgue, elles avaient servi à la confection de « petits beignets du Sechuan à la vapeur », spécialité culinaire du restaurateur Wang Guang. Miam miam.

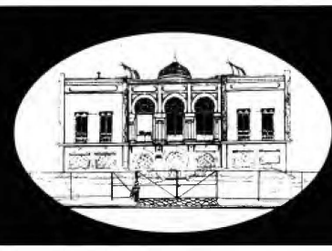
A la baisse Les juges ont condamné Ali Gérard Khanifar, pour refus de recensement, à 30 F d'amende. A l'époque, on nous promettait 100 F ! Encore une traîtrise politicarde ?

A la hausse La bague de Ré, vendue à 450 000 exemplaires, vaut de gros tracas judiciaires à Danièle Gilbert. La médaille de Lourdes, la main de Fatma et l'étoile de David courent toujours.

Chadli ♥ Hassan II Le 4 février 1991, 2250 soldats marocains, près du double du contingent envoyé dans le Golfe par leur ami le roi, désertaient avec leurs officiers, et gagnaient l'Algérie. La moitié d'entre eux voulaient rejoindre Saddam Hussein. De l'autre moitié, on ne nous dit rien. L'armée algérienne les consigna deux jours près de Tindouf, avant de les livrer aux autorités marocaines. Cinq officiers furent passés par les armes. Leurs hommes demeurent incarcérés dans un camp secret. Peu après, un colloque organisé à Alger par le FLN pour dénoncer le « massacre des innocents » irakiens s'abstint soigneusement de parler de l'affaire. (El Tindoufi)

in memoriam

UNITÉ de soins palliatifs, foyer de jeunes travailleurs, maison d'enfants à caractère sanitaire, centre de post-cure, centre médico-pédagogique, résidence médicalisée...
Fin d'un monde et des choses. Disparition des mots. Quotidien ampoulé. Seul le phrasé s'améliore !
Mètres carrés sociaux, un pour cent patronal, centre de rééducation fonctionnelle, dépôt-annexe, halte-garderie, bureau d'aide psycho-universitaire, parc scientifique, centre de tri...
Il était une fois un jardin couronné d'une folie, avec leur histoire. La folie depuis quelque temps désoccupée n'avait, semble-t-il, plus d'avenir. Elle avait été désertée par la météorologie nationale. La Ville appelée une dernière fois à son chevet n'avait su prononcer un diagnostic utile. Malgré quelques soins tardifs, elle finissait à l'insu de tous de se consumer lentement. Un dernier soir, elle brûla pour de bon. Adieu, folie ! Les démolisseurs ont dégagé les restes : *plus rien.*
Elle ne sera donc pas réhabilitée en cité de transit, en comité d'entreprise, en bureau d'aide sociale, en commissariat à la jeunesse, en caisse des dépôts, en centre de réadaptation sociale, au sens du décret N° 74. 955 du 19/11/84.



L'un dans l'autre C'est Richard Nixon qui se promène au marché central de Moscou. Un passant, furieux, lui jette au visage : « Incapable ! Avec votre Perestroïka, vous avez provoqué l'effondrement de tout le pays ».

Lyon kipleur Le lundi 11 mars 1991, à cinq heures du matin, une impressionnante cohorte de policiers en armes investit l'immeuble squatté du 3 rue Ozanam, dans le quartier de la Croix-Rousse. Plus de 300 CRS, des maîtres-chiens, des spécialistes du déminage, une nuée de vautours des RG, et, *last but not least*, une unité d'intervention du GIPN. Pour déloger une malheureuse dizaine de squatters. *No comment.*

Lyon kiri Le 15 février, s'est ouvert, au 7 rue de Thou, un centre d'activité, squatté, qui comprend le RAP'THOU, un bar ouvert tous les après-midi de 14 h à 18 h pour discuter, boire un petit coup, draguer. En projet : une salle de gym et de jonglage, une salle de jeux, une bibliothèque, des ateliers. Fourier *not dead*.

Pour en finir avec les tenants de la mémoire servile

CERTES, la personnalité de Georges Courtois, tout comme sa détermination, est remarquable. Mais non moins remarquable est la mémoire, curieusement sélective, de ses prétendus « amis ».
Oublié l'acte d'Abdelkarim Khalky, qui nous rappelait le sens de la parole donnée, oublié Patrick Thiolet, cet autre compagnon de l'aventure. Oubliées les années de prison qui pèsent sur eux désormais. Sans Khalky et Thiolet, il est probable que rien n'aurait eu lieu. Et nos thuriféraires seraient tout simplement en panne d'un *héros.*
Non, Georges Courtois n'est pas un héros, pas plus qu'un chef, comme le voudraient tant d'imbéciles qui cherchent à se rassurer, face à la déroutante simplicité des actes splendides.
La reddition de Nantes a déçu plus d'un spectateur de la vie des autres ; ils auraient préféré que les trois mutins ne se rendissent pas, les condamnant plus prestement que n'importe quelle cour d'assises, pour satisfaire leur névrotique besoin d'idoles. De Courtois, ils firent tout ce qu'il n'a jamais voulu être et rangèrent au rayon des accessoires ses deux compagnons, imitant la démarche des journalistes.
Du rock qui enrôle au folk, chacun d'y aller de son couplet : Courtois-ci, Courtois-là. Et comme la mort annoncée n'est pas venue couronner le spectacle, ils font avec ce qu'il y a. (...) Puisque cette valetaille gauchiste sait si bien, le petit doigt sur la couture du pantalon, fermer sa gueule, qu'elle continue !

Comité « Il faut pendre Tri Yann aux cordes de leurs harpes »

FEU SUR LES CORBILLARDS

L'EST RÉPUBLICAIN vient de lancer un nouveau prix littéraire, le Prix Eric Cordier, du nom d'un soldat français tué dans la guerre du Golfe. Ce prix couronnera une œuvre « illustrant le thème du devoir ». Notre collaborateur Benjamin Péret présente au jury le poème ci-dessous, où est apprécié à sa juste valeur le sacrifice du héros.

CADAVRE EXQUIS

Moi Eric Cordier je cherche des massacres
des enfants dans des souliers de nuages
et le soldat inconnu dans le placard.
Mais Jésus a jeté le soldat inconnu dans sa poubelle
et les porcs l'ont mangé
et les Lorrains ont mangé les porcs.

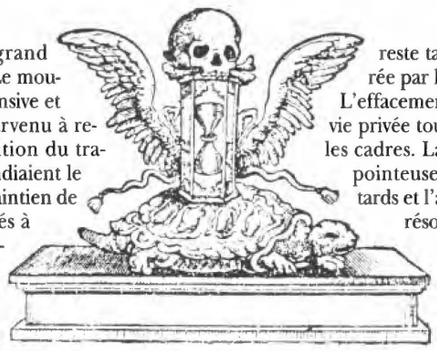
Pourris Eric Cordier pourris
Avec tes yeux le pape fera deux hosties
pour ton sergent koweïtien
et ta queue deviendra son bâton de maréchal
Pourris Eric Cordier
Pourris ordure sans os.

Savoir parler à l'administration pénitentiaire

254 prisonniers de la Maison centrale de Saint Maur ont écrit au directeur de l'A. P. pour lui faire part de leurs sentiments sur la vie quotidienne de l'établissement : ils dénonçaient la répression démentielle qui se traduit par un surpeuplement du quartier disciplinaire, le racisme du directeur, l'acharnement du juge d'application des peines qui tient à garder les taulards en taule, les parloirs-aquarium destructeurs d'intimité, etc. Ils ont su trouver les mots pour convaincre, avec ce rappel : «Une lettre de ce genre fut déjà adressée au ministère de la Justice peu de temps avant les graves événements qui se sont déroulés à la centrale de Saint-Maur en 1987. A l'époque, cette lettre ne fut pas prise au sérieux par les responsables de la pénitentiaire. La révolte qui s'ensuivit prouva à quel point ils avaient tort ». La sympathique fête à laquelle les détenus font allusion s'était traduite par l'incendie et la destruction de la taule. On comprend donc que le directeur, qui « souffre d'un grave problème d'alcoolisme » ait été déplacé, illico. (D'après Rebelles, bulletin d'information de la COPEL, B.P. 781, 75124, Paris)

L'emploi du temps

L'introduction massive des nouvelles techniques dans l'entreprise bouleverse l'organisation du travail. Celui-ci ne s'identifie plus à l'activité productive, en particulier en Occident, où l'industrie lourde a été démantelée pour être déplacée vers le tiers monde. L'ouvrier ne produit plus *directement* les marchandises, mais *contrôle* les circuits automatiques assurant cette production. Les nouvelles qualifications ne débouchent pas sur un métier, mais sur des emplois largement interchangeables, à côté d'hyper-spécialisations. Le personnel non-qualifié est exclu du circuit, alimentant un chômage structurel massif. Enfin, les emplois éliminés dans la production sont en partie transférés dans le secteur consacré à la gestion et l'éloge des marchandises, secteur essentiel quand les pseudo-besoins doivent justifier l'extension infinie des marchés.



Les ennemis du travail n'auront pas perdu grand chose à la disparition de l'identité ouvrière. Le mouvement ouvrier, prisonnier de sa logique défensive et des bureaucraties syndicales, n'est jamais parvenu à remettre en question l'ordre marchand et la condition du travailleur comme marchandise. Les ouvriers qui incendiaient le commissariat de Longwy en 1979 pour imposer le maintien de la sidérurgie française, sont aujourd'hui condamnés à jouer les Schtroumpfs dans le Disneyland lorrain, tandis qu'un ex-cédétiste administre leur région.
Cependant, à ce jour nous n'avons vécu que les aspects négatifs de la disparition du mouvement ouvrier classique. Combinée à l'effondrement du capitalisme archaïque de l'Est, elle a brisé les acquis et les anciennes solidarités des travailleurs, et favorisé un retour triomphant de l'idéologie du marché.

♿♿♿

S'il est excessif de considérer qu'il s'est créé un « consensus national sur la finalité positive et créatrice de l'entreprise, sur la nécessité des profits et sur les contraintes du marché » (Antoine Riboud, PDG de BSN et auteur du rapport au premier ministre *Modernisation mode d'emploi*, 1987), on doit constater que, sauf exceptions, les luttes au sein du travail se sont effondrées. Les manifestations de résistance collective aujourd'hui, c'est plutôt dans la révolte des banlieues qu'on les trouve, chez les exclus du travail, dans les secteurs les moins à même de paralyser la production.
Le projet capitaliste de réorganisation du travail répond à un double objectif : occulter le rapport d'exploitation qui lie le travailleur à l'entreprise et dépasser le modèle taylorien de division du travail. Le capital moderne réclame un « degré élevé d'auto-organisation ouvrière et donc un bon niveau de formation, de polyvalence et d'initiative à la base » (*id*). La mise en place des « cercles de qualité » par exemple, vise à faire « remonter » l'information bloquée par la pyramide hiérarchique et à mobiliser la créativité de l'ensemble du personnel.

Travail total

Si la nation s'identifie au modèle de l'entreprise, l'entreprise moderniste entend s'identifier au modèle de la démocratie représentative. Là où le vieil autoritarisme industriel provoquait désintérêt et révolte, la « gestion participative » veut susciter « responsabilisation » et consensus. Les « décideurs » continueront bien sûr à décider (ils sont « compétents »), mais ils expliqueront leurs choix, sachant qu'« en objectivant des choix (*sic*), on supprime des résistances et des conflits » (*id*). Parachevant l'identification au modèle démocratique, certains patrons se font même plébisciter régulièrement par leur personnel. Corollaire de cette responsabilisation, le retour à l'individualisation du salaire, abandonnée avec l'ouvrier-masse de Taylor.

♿♿♿

L'entrepreneur-citoyen sera désormais aussi bien traité au bureau qu'à la télévision ou à l'Assemblée. Une armée de psychologues, épaulés par des « spécialistes des activités ludiques », s'intéressera à ses besoins affectifs autant que matériels.
Au-delà du baratin paternaliste, le capital élargit sa domination en cherchant à *employer*, donc à asservir, la totalité des besoins. Ce travail total est déjà expérimenté sur les cadres, érigés en modèle. Ainsi, le cadre n'a pas d'horaires contractuels — il est lié à l'entreprise par un contrat d'activité et non de présence. Il travaille souvent chez lui et s'il reste tard à son bureau, une société de services, rémunérée par l'entreprise, fera ses courses et gardera ses enfants. L'effacement de la frontière entre la vie professionnelle et la vie privée touche déjà des catégories beaucoup plus larges que les cadres. La pratique des horaires libres, contrôlés par une pointeuse longtemps absente des bureaux, a réduit les retards et l'absentéisme. Le développement du télé-traitement résoudra bientôt ce problème par un retour massif du travail à domicile. L'entreprise se déspatialise en même temps qu'elle dévore le « temps libre ».
Le double usage, privé et professionnel, du Minitel est symptômatique de cette intégration. L'employé du futur pourra passer sur son ordinateur portable du tableur au générateur de mondes virtuels, unifiés dans la même abstraction instrumentalisée.
Autre aspect du travail total : l'entreprise se réfère au modèle sportif, entraîneurs et équipes-maison à l'appui. Rien d'anodin dans cette métaphore — la compétition, l'effort, l'esprit d'équipe correspondent en tous points à ceux que propose le travail total : « se dépasser », « devenir l'entrepreneur de soi-même ». Les ouvriers français ne commencent pas leur journée à la japonaise par une séance de gymnastique mais toutes les grandes entreprises françaises ont un club sportif, ou *sponsorisent* des sportifs, avec le but avoué de favoriser l'adhésion du personnel à l'image de la réussite.

Out door

Cette aliénation augmente avec le niveau hiérarchique du salarié. Les stages *out door* en « milieu hostile » — métaphore naturelle de la jungle des affaires, concoctée pour les nouveaux managers — ou les séminaires animés par des « gourous de la motivation », exigent de l'individu une « mise à plat » de sa personnalité, avec pour principe : si l'on échoue dans une simple étude de cas, on encourt la critique. Si l'on échoue dans la traversée d'une rivière, on coule (récemment deux cadres ont ainsi dû quitter leur entreprise pour avoir refusé de sauter en deltaplane).
De nouveaux spécialistes s'occupent des « troubles de la personnalité » qui résultent d'une telle identification. Ainsi, le capitaine Legorjus, ex-chef du GIGN, rendu célèbre par le massacre de la grotte d'Ouvéa, anime un séminaire de « gestion du stress » dans une école supérieure de commerce de Bretagne. Les travailleurs moins qualifiés devront « gérer leur stress » avec les drogues généreusement dispensées par la Sécu.
L'idéologie du travail total ne prétend pas supprimer les conflits, mais les canaliser. C'est pourquoi le patronat moderniste s'inquiète de la désyndicalisation massive et cherche à rétablir un encadrement syndical, chargé de négocier, non plus la garantie de l'emploi, mais sa transformation. L'orientation actuelle de la CFDT illustre bien cette évolution.

♿♿♿

Le travail total est l'aboutissement de la pensée cybernétique, l'application à l'homme des principes d'autorégulation développés pour la machine. La communauté y est conçue comme système clos, système dont le moteur n'est plus la dialectique, l'antagonisme des forces, mais leur convergence, ce qu'un mot phare de la langmol désigne par « synergie ».
L'utopie du travail total est loin d'être réalisée. La suite de cet article envisagera les contradictions de ce projet et les nouvelles possibilités subversives qu'elles offrent.

Alfred

EST-Y MOT JOLI ?

Les vocables s'appliquant de nos jours aux temps morts surgirent dans le langage occidental voici presque un millénaire, et leur sens moderne — auquel l'originel ne messied pas — date du XVIe siècle. Quand on songe que la naissance d'un mot révèle la prise de conscience d'une réalité — actuelle ou virtuelle —, cela fait un peu trop de lustres que l'homme s'éreinte à perdre son temps en utilité et qu'il le sait...

TRAVAIL (1080) lat pop. *tripaliare* : « torturer avec le *tripalium*, instrument formé de trois pieux » ; XIIe s. « tourment, souffrance » ; XIIIe s. « machine où l'on assujettit les bœufs, les chevaux difficiles, etc., pour les ferrer».

TRAVAILLEUR (1552) XIIIe s. *travailleor* : « celui qui fait souffrir, bourreau ». L'expression *bourreau de travail* est donc un pur pléonasme.

TRAVAILLER XIIe s. « tourmenter, peiner, souffrir » ; XVIe s. « torturer avec le *tripalium* ».

EMPLOYER (1080) lat. *implicare* « plier dans » — le temps de la non-vie, par exemple. Le *Petit Robert* précise : « se conjugue comme noyer ».

MOMENT (1119) lat. *momentum*, contract. de *movimentum* : « mouvement » espace de temps limité (relativement à une durée totale). Ex. : Les puissants du moment. Je n'en ai plus que pour un moment. (1765) « pression d'un poids ».

Le travail contre l'activité humaine

PENDANT des millénaires, l'homme a vécu, c'est-à-dire qu'il chassait, cueillait, baisait, cultivait, rêvait, enfantait, jouait, exécutait des rites, se droguait, se battait, regardait les étoiles... Passionnantes ou emmerdantes, toutes ces activités coexistaient, s'interpénétraient, s'influençaient mutuellement, sans qu'il vînt à personne l'idée de les délimiter absolument les unes par rapport aux autres, et d'établir une comptabilité du temps qui leur était imparti. Ensuite, il y a eu l'esclavage et le servage, modes d'asservissement grossiers qui ont définitivement cédé, voilà deux ou trois siècles, devant un autre, beaucoup plus productif et beaucoup plus facile à généraliser. Avec la Révolution industrielle, la vie matérielle de grandes masses humaines a commencé de dépendre de conditions placées entièrement en dehors d'elles. L'homme s'est mis à gagner sa vie. C'est-à-dire qu'on a isolé de toutes les autres certaines activités, celles qui produisent les conditions matérielles de l'existence, et qu'on s'est mis à les acheter et à les vendre. Le phénomène s'est étendu peu à peu à tous les actes qui n'étaient pas directement producteurs des conditions matérielles mais pouvaient influer sur elles. De plus en plus, les activités communes furent celles qui pouvaient faire l'objet d'un échange marchand. L'individu a été de plus en plus considéré uniquement en fonction de ces activités-là, indépendamment de ses autres capacités, à bavarder, à aimer, à fabuler, à échanger des sentiments, à rêver, à se battre, à réfléchir au sens de ce qu'il fait. Toutes activités pourtant nécessaires à l'existence.

LA SÉPARATION d'un moment de la vie, sa transformation en marchandise et son installation au centre de la société sont un seul et même mouvement qui a abouti à ce phénomène étrange et récent : le travail. Mais, enfermée dans le temps du salariat, l'activité humaine tend à devenir de moins en moins rentable. Le travail est devenu la mesure de toute chose, et tandis qu'aujourd'hui des milliards d'heures sont perdues dans des activités manifestement parasitaires ou inutiles, on continue de courir après ce qui n'est plus un métier, ni même une profession, mais simplement un emploi, c'est-à-dire le mime d'une activité productive qui, bien souvent, ne garde plus du travail que le découpage du temps entre les heures où l'on est payé et celles où l'on paie. Le capitalisme a sans cesse besoin de récupérer ce qui dépasse, déborde du cadre strict du travail, et qui lui est pourtant indispensable : rêver, échanger, imaginer et même se battre sont aussi utiles pour faire un bon travailleur, que les gestes strictement productifs. C'est parce que les maîtres japonais ont été les premiers à en prendre conscience, qu'ils ont mis au point le modèle le mieux à même de résister à la présente crise du travail.

D'UNE PART, le capital s'efforce de rattraper la créativité humaine qui lui échappe, et dans la vie du cadre, modèle qu'on voudrait dominant, le travail tend à se fragmenter à l'infini (le publicitaire inventera sous sa douche un slogan que son chef vendra en déjeunant). D'autre part, la nécessité de séparer ce qu'on fait pour assurer la survie matérielle du reste, le moment où l'on paie et celui où l'on est payé, demeure au fondement du rapport social capitaliste. C'est sur l'existence de moments de contrainte accordés à l'économie, différents du temps « privé », que repose le salariat : ce que l'employeur achète, ce sont des moments de contrainte, tout émiettés qu'ils soient. Le capitalisme tend à imposer au salarié le modèle de la marchandise pour chacun des instants de sa vie mais il ne peut pas les acheter en totalité, il ne peut pas lui acheter toute sa vie, parce qu'il n'y aurait alors plus de vente possible : si toute ma vie est achetée, je n'ai plus rien à vendre. L'exploitation capitaliste repose sur l'existence de moments où la force de travail est reproduite gratuitement.

CETTE CONTRADICTION entre les limitations que le travail impose à l'activité humaine, et la nécessité de son maintien est au cœur de la crise actuelle. Le capital n'arrivera pas à dépasser le travail : c'est ce qui permet de penser qu'il n'est pas éternel.

Serge Q.

Ref. M10 - Le collier d'esclave à 160 FF !
Tout simple, mais toujours utile, un collier d'esclave en latex avec un anneau d'attache sur le côté. Il est réglable, et convient donc à tous les cous !

Serge Klaving

EN SE SÉPARANT D'UN VOYAGEUR

Le bleu restera gris tant qu'il n'aura pas été réinventé

Le 5 février 1991, s'est éteint Patrick Cheval, poète anonyme du vingtième siècle, buveur très illustre, valeureux pêcheur et impeccable aventurier de la « bonne vieille cause ». Rappelons qu'en mai 68, au sein du Comité pour le maintien des occupations, la responsabilité des tâches d'autodéfense et de ravitaillement lui furent confiées à l'unanimité — personne ne pouvant douter qu'il était le meilleur voleur de la bande... Voici son *curriculum vitae*.

Je suis né en 1947, au mois de février, le neuf je crois. Après quelques longues et laborieuses années, je fus reçu à l'examen de fin d'études secondaires. Physiquement et moralement éprouvé, je dus m'inscrire dans une faculté afin de me rétablir par un repos mérité. Malheureusement, en cet hiver 1967, le campus de Nanterre n'était guère propice au repos. Nous nous aperçûmes vite que nous étions au centre d'une vaste expérience sociale à l'échelle de plusieurs milliers d'individus afin de tester leur résistance à de nouveaux (et modernes) stimuli. Pour aider à la réussite de cette intéressante expérience, un petit groupe de chercheurs auxquels je m'associai prit la décision de répondre à cette espèce de questionnaire avec la plus grande sincérité et même de l'étendre à des aspects de la vie quotidienne qui n'avaient nullement été programmés au départ. Nos recherches poussées eurent quelques résultats imprévus ; la chute, puis la mise à la retraite d'un général connu pour son grand nez n'était pas le moins comique.

A la fin de cette année, l'université n'existant virtuellement plus, je dus poursuivre mes études ailleurs. Dans le même temps je subsistai épisodiquement par quelques-uns de ces emplois sans espoir ni dignité – mais ne dit-on pas qu'il n'y a pas de sottes gens, seulement de sots métiers ?

Plus jeune, pour financer des vacances au casino de Palavas, j'avais travaillé comme balayeur-jardinier dans les entrepôts de l'armée américaine à La Pallice. Aussi, c'est tout naturellement que je trouvai un emploi de jardinier-balayeur au camping municipal de Boyardville (île d'Oléron). Peu après mon arrivée à Paris, le musée d'Art moderne m'offrait un poste de gardien pendant la durée de la biennale. Mes souvenirs étant exacts, j'ai successivement été exploité comme standardiste au Salon de l'agriculture, enquêteur chez l'APTR, peintre en bâtiment, disc-jockey au casino de Saint-Trojan, régisseur à la campagne, peintre en bâtiment, gardien de nuit, patron d'hôtel, chômeur, formateur. Actuellement, je me consacre presque exclusivement à la pêche des grands poissons prédateurs tels que marlin bleu rayé, requin maquo, sailfish, palomine, thon obèse, albacore, tantogue, carangue crevelle, tassergal, acoupa royal, coryphène, élégatis, sériole australe, amberjack, calmar géant, etc.

Je ne crois d'ailleurs pas que mon « profil » corresponde à l'emploi que vous proposez.

Sincèrement.

J'AI COMMENCE COMME AGENT TECHNIQUE DANS UNE GRANDE USINE

ET PUIS IL Y A EU LA CRISE ET L'AUTOMATISATION. ON ETAIT 100 000, 30 000 ONT DEGAGE SUR TROIS ANS.

COMME J'ETAIS JEUNE ET DYNAMIQUE, ON M'A PROPOSE UNE RECONVERSION DANS LE COMMERCIAL. APRES SIX MOIS DE FORMATION, ON M'A REFILE UN BUREAU AU SIEGE. A LA DEFENSE, 18EME ETAGE.

C'EST A CE MOMENT- LA QUE LE BIG BOSS, ANTOINE POUR LES INTIMES, A LANCE LA GESTION PARTICIPATIVE. PAS MAL DE CHOSES ONT CHANGE AU BOULOT.

H O R S -

DEUX ANS PLUS TARD, J'AI ETE SELECTIONNE POUR UN STAGE "OUTDOOR", "HORS LIMITES". FAUT DIRE QUE J'AVAIS L'APPUI DU REPRESENTANT SYNDICAL. DIX JOURS EN AMAZONIE, A CRAPAHUTER AU MILIEU DES SERPENTS. TU MARCHES OU TU CREVES. LA JUNGLE COMME DANS LES AFFAIRES, MAIS POUR DE VRAI.

UN JOUR, J'AI MEME RECU LE TROPHEE DU MEILLEUR COMMERCIAL. LA GLOIRE.

J'AVAIS PASSE LE CAP. DANS LES SEMINAIRES, J'ETAIS "COACH COMMERCIAL", GOUROU DE LA MOTIVATION. ON MANGEAIT COMME DES BETES. ON DEMOLISSAIT LES NOUVEAUX A COUP DE BEHAVIOURISME ET ON EN FAISAIT UNE EQUIPE HYPER PERFORMANTE.

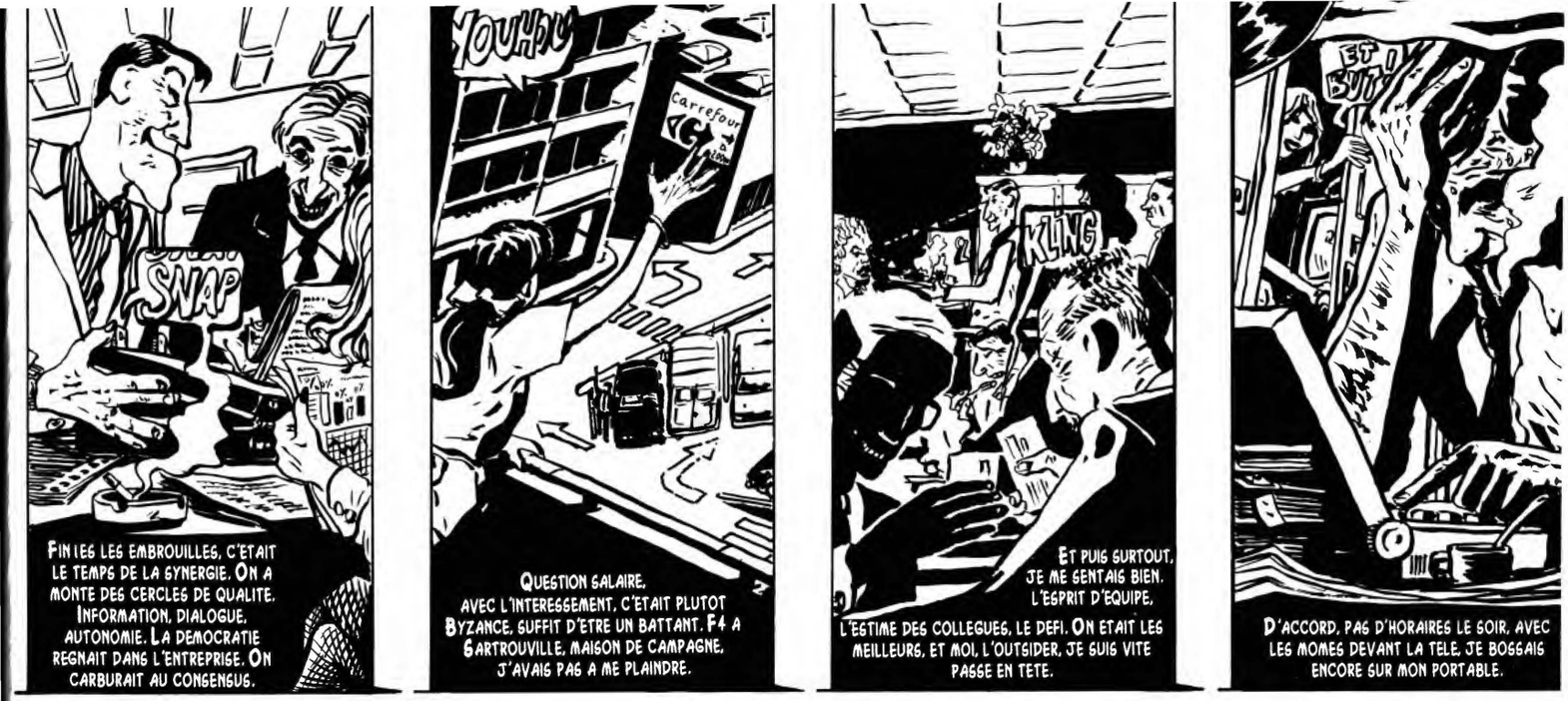
ET PUIS, JE SAIS PLUS QUAND, TOUT A COMMENCE A ALLER MAL.

« Nous nous trouvons pour la première fois dans l'histoire du travail, à un moment où les attentes des salariés e

ALORS, UN JOUR, J'AI CRAQUE. JE SUIS ALLE CHEZ CARREFOUR, RAYON CHASSE AU GROS.

DIRECTION LA DEFENSE, 18 EME ETAGE. ANTOINE A ETE UN PEU SURPRIS.

JE SAVAIS PLUS TROP QUOI FAIRE. EN PLEINES VAPES, COMME UNE DOUBLE DOSE D'ANXIOLYTIQUES. ET PUIS LE GIGN EST ARRIVE. LA TOUR S'EST VIDEE.



C A D R E

es *besoins de l'entreprise coïncident* » Concetta Lanciaux, élue meilleur Directeur des Relations Humaines pour l'année 1988.

PAUPER SUPERBUS

Dans les pays industrialisés, le terme *pauvre* a considérablement évolué. L'usage aliéné l'a vidé de son sens banalisé, et il est devenu largement péjoratif : *pauvre con, pauvre type*... Les miséreux d'antan sont devenus des *nouveaux pauvres*, isolés, maudits, bannis. Les sociologues, les assistantes sociales, les urbanistes, les économistes, et autres *pauvres* larbins, délimitent « scientifiquement » les dimensions de « l'espace vital » à accorder à ces pauvres *pauvres*, cette immense foule de résignés qui « n'a plus le droit ni d'avoir faim ni d'avoir froid » ! Mais qu'en était-il aux temps de la misère féodale ?

L'ÉPOQUE de Charlemagne vit la notion de *pauvre* se généraliser avec les lois capitulaires qui aboutirent dès le XI[e] siècle à leur classification en deux catégories distinctes : les *bons pauvres* et les *mauvais pauvres*.

Ces derniers seront ceux qui, aptes au travail, le refuseront ouvertement. Ils seront alors pourchassés, marqués au fer, bannis ou cloués au pilori. Les autres — les *bons pauvres* —, paralytiques, malades ou estropiés, étaient partiellement pris en charge et avaient le droit de mendier. Mais la résistance à l'ignominie allait aussi gagner ces « privilégiés ». Fuyant les faiseurs de miracles du genre « lève-toi et bosse », ils abandonnèrent béquilles et sébilles. Ils rallièrent, non sans plaisir, les « coquins » qui gaillardement surinaient, détroussaient, pillaient, jarretaient, embuscadaient, rançonnaient, époumardaient rombières et marchands, artisans et bourgeois, laquais et nobles, soldats et curés — d'autant plus gaiement que c'était là l'expression sociale du refus joyeux de devoir turbiner. Ces *mauvais pauvres* se rendaient bien compte que « chagriner », comme mendier, participait de ce processus d'intégration forcée et que la charité constituait la plus sûre légitimation de la richesse.

Le *Pauper Superbus* — Pauvre Superbe — s'organisa en hordes de fêtards qui rendaient peu rassurants les abords des tavernes, les ports, les rues sombres et les routes de campagne. La fréquentation des églises elle-même était devenue fort périlleuse pour les bigots. Fiers et dignes, les réfractaires refusaient à tout prix le travail obligatoire. Caymans et caymandes, incontrôlés, vivaient de rapines. Ces pipeurs, ruffians, coquins, avaient leur propre langage, incompréhensible aux « étrangers ».

Érasme nous décrit Irides en grande discussion avec Misoponus affirmant que « la pauvreté est une condition merveilleuse, préférable à celle d'un roi. Les pauvres font ce qu'ils veulent sans avoir les soucis du pouvoir ». Misoponus, reconverti dans l'alchimie (prolétaire, sache que c'est ta meilleure amie...), réplique que les pauvres n'en ont plus pour longtemps à être libres, les notables s'apprêtant à obliger les plus valides à travailler. Pour leur échapper, les *pauvres dignes*, « cherchant par tous les moyens à se dérober au travail », mènent une vie errante et vagabonde. Du côté de la Haute-Loire, au XIV[e] s., les truchins, paysans révoltés organisés en bandes, vivaient de brigandage, tuaient les marchands, rançonnaient les nobles et les clercs. Comme ils s'habillaient de peaux de bêtes, les sergents se vêtirent de même pour les piéger. Les gredins s'en aperçurent et se mirent à assassiner dès lors tous les hommes-bêtes qui n'avaient pas les mains calleuses. Dans la même région, le hameau de Pion s'étant révolté contre le seigneur, un huissier fut nommé afin de rencontrer les insoumis. Ceux-ci se firent « chauffeurs » et jetèrent l'homme de loi vivant dans un four.

Au XVIII[e], selon Henri Mosnier, « les grandes routes du Velay n'offrent pas la moindre sécurité. Chaque jour ce n'est qu'arrestations à main armée, assassinats et pillage de marchandises ». Bien souvent les enquêtes piétinaient car la population gardait le silence. Il était dangereux de se repentir. Après s'être confessé, un bandit s'était engagé, pour gagner son salut, à réciter le *Pater* devant chaque croix qu'il rencontrerait. Mal lui en prit. Dès la première, il fut tué par un parent d'une de ses victimes.

Lorsque l'Eglise ne put plus gérer efficacement la situation endémique des pauvres, l'Etat reprit progressivement en main la charité publique. Il établit des institutions et des lois plus rigoureuses afin de mieux contrôler les pauvres et punir l'oisiveté. Le travail était, aux yeux des classes dominantes, la solution finale qu'il fallait imposer aux « sans lieu ni foi ». Le travail devint alors, comme le souligne Thomas More, « le droit principal de l'homme ». Mais c'était escompter que les pauvres accepteraient de gaieté de cœur de changer leur mode de vie. Or travailler n'empêche évidemment pas d'être pauvre ; cela permet juste de devenir un *bon pauvre* con, apte à l'obéissance, à l'accoutumance au travail et au respect des lois. La généralisation galopante du salariat annonçait pour les pauvres l'avènement du purgatoire sur la Terre.

Thierry Lafronde

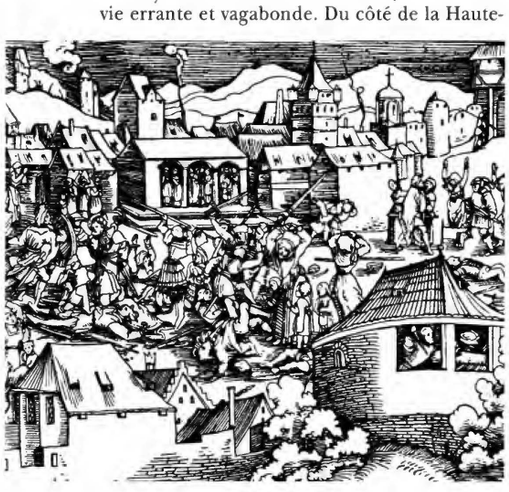
LOI ADOPTÉE PAR LE PARLEMENT DE PARIS EN 1535

1. Il est ordonné, sous peine de mort, à tous les mendiants valides nés à Paris ou résidents dans la ville depuis au moins deux ans de se présenter pour les travaux publics.

2. Il est ordonné à tous ceux qui n'auront pas d'emploi dans le cadre de ces travaux de se proposer comme manœuvre chez les maîtres bâtisseurs.

3. Il est ordonné, sous peine de mort, à tous les mendiants valides qui ne sont pas natifs de Paris et qui n'y ont pas résidé pendant deux ans minimum, de quitter la ville dans un délai de trois jours.

4. Les mendiants qui simulent une maladie ou une infirmité sont passibles du supplice du fouet, du bannissement et, en cas de récidive, les juges auront droit de les punir comme bon leur semblera.



◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆◆

CAYMANS, CAYMANDES. *Tous ceux qui ne veulent pas travailler et vivent d'expédients. « Vendengeur c'est ung coppeur de bourses, beffleur c'est un larron qui attrait les simples à jouer. Un envoyeur c'est un muldrier. Un desrocheur c'est celluy qui ne laisse rien a celluy qu'il desrobe. Planteur celluy qui baille les faulx lingos. Fourbe celluy qui porte les faulx lingos et faulses marchandises. Un bazisseur c'est un muldrier. Un desbochilleur gagne au jeu. Ung blanc coulon c'est celluy qui se couche avec le marchant et luy desrobe tout. Un pipeur, un joueur de dez, ung maistre c'est celluy qui contrefait l'omme de bien. » Au fil des siècles, les voleurs seront barboteurs, charons, caroubleurs, escarpes, grinches. Le bonjourien est matinal, le raboteux nocturne et le haricot vert maladroit. Les broquilleurs et les avale-tout-cru ont un faible pour les bijoux. L'esquinteur s'acharne sur les serrures.*

CHASSE-COQUINS. *Espèce de sergents dont le nombre augmentait au fur et à mesure du renforcement du contrôle sur les pauvres. Ils étaient méprisés, haïs et souvent victimes de la vindicte populaire.*

TRICOT *(dérivé de trique). Bâton gros et court qu'utilisaient les pauvres pour mettre à sac les propriétés des notables. Les ménagères actuelles, par souci d'économie, ratent, dans leur isolement compulsif, bien des plaisirs.*

LA REVANCHE D'HIROSHIMA

« Comment se fait-il que l'un des grands vaincus de la Deuxième Guerre mondiale puisse aujourd'hui faire figure de vainqueur de la guerre économique ? », s'interrogent les torchons pour cadres du monde entier en se gargarisant des exploits commerciaux et techniques des supercapitalos nippons. En fait, ce qui est déterminant, ce ne sont ni la nouveauté des produits ni les techniques commerciales, mais bien la manière dont les marchandises japonaises sont fabriquées. La supériorité du modèle japonais tient avant tout à des rapports sociaux, à une organisation du travail que les patrons japonais ont su imposer à leurs ouvriers.

CE N'EST PAS le moindre mérite du livre de Coriat, *Penser à l'envers*, que de nous rappeler qu'il existe encore des ouvriers dans la nouvelle patrie de la modernité et que leurs luttes ont eu un effet décisif sur l'économie de la planète. Le modèle nippon qu'on nous sert aujour-d'hui à toutes les sauces n'a pu naître qu'à la faveur de la Deuxième guerre, dont le principal mérite, aux yeux des capitalistes, aura été d'avoir tué beaucoup de prolétaires, en particulier d'ouvriers spécialisés qui étaient le fer de lance du vieux mouvement ouvrier.

LE SYSTEME nouveau naîtra après de nombreuses grèves qui se termineront par la défaite complète des syndicats d'industrie, et leur remplacement par le syndicat maison. L'ouvrier spécialisé qui pouvait se servir de son savoir comme d'une arme est remplacé par un travailleur polyvalent auquel on demande avant tout des qualités de disponibilité et d'adaptabilité. Aussi bien dans les relations internes de l'entreprise que dans ses rapports avec les sous-traitants, le nouveau modèle privilégie la flexibilité, la non-fixité des postes, prenant ainsi le contre-pied du taylorisme. Le vieux mouvement ouvrier est liquidé. La classe ouvrière comme classe à part, aux intérêts distincts de ceux du Capital, a disparu du paysage culturel et idéologique. Elle est complètement intégrée à l'entreprise par le biais d'une intellectualisation de ses tâches de plus en plus robotisées, de la promotion interne, du système de l'emploi à vie, de la rémunération en fonction des résultats de la société.

L'ASPECT négatif de ce phénomène, la domestication de la classe ouvrière, est évident. L'aspect positif est la fin de l'identité ouvrière, avec le cortège d'entraves qu'elle apportait au développement radical des mouvements sociaux : quand on opposait le bon travailleur aux mains calleuses au patron voleur, la critique du travail était impossible. Aujourd'hui, la seule remise en cause possible est une remise en cause globale et directe du travail, de l'entreprise, de la richesse capitaliste. Les premiers ouvriers de Toyota qui diront merde à la mystique Toyota et brûleront des Toyota seront immédiatement subversifs: ils remettront en cause toute la civilisation capitaliste, et dans son cœur.

SQ

LABOURS

Né en avril quarante à Gémelay-sous-Dore,
Jeannot, pecnot bougnat, ne roulait pas sur l'or.
Sans horizon borné, pas vraiment autarcique,
Ecole et régiment apprenaient la musique.
Quand on manquait d'argent pour de rares besoins,
Impôts ou médecin, vite on prenait le train,
On vendait du sapin, on plantait sa famille
Pour bosser à l'usine de roulements à billes.

La modernisation lui a donné sa chance.
Un pays dépeuplé à très vive cadence :
Sa sœur vend du poisson, son frère est policeman,
Mais pas une nana pour remplacer maman.
Après force bourrées, quelques histoires de fesses,
Puis, salut ! le boulot, c'est en ville : caresses !
Jeannot, sous Pisani, reste seul comme un con.
A côté, la scierie, où tous ses potes iront.
Trop de petits troupeaux ? Pour mieux gérer la chose,
Les vétos font le vide, trouvent la bruxellose
Aux vaches les plus saines, au cochon pas rentable :
Il obtient des emprunts et refait son étable.
Jeannot racheta tout, cultiva trente hectares,
Passa des contrats fous, et sans en avoir marre
Bossa sur trois tracteurs, seize heures avec des spots,
Instilla des engrais, des poisons dans ses mottes.

Nous étions fin soixante : investir sans méfiance,
Payer très peu d'impôts, parfois avoir la chance
De barrer quelques routes, conchier un préfet,
Sans que ni l'opinion ni la maréchaussée
Ne s'attaquent à lui puisqu'on mangeait son pain,
Ses veaux en liberté et ses poulets au grain.
Un hangar est détruit par l'orage — mal foutu —,
Il accuse l'armée : « Ta toiture, l'eus-tu tu
» Si un mirage hâtif, d'un bang l'avait détruite,
» Ou bien si leur gazole avait tué nos truites ? »
Il est indemnisé, se paye deux autres meules,
Mais plus de gnôle clando pour se saouler la gueule.

Syndiqué, il est fort : la FNSEA
Couche avec les gaullistes, socialos, autres rats,
Pousse les paysans au pire nationalisme,
A cracher sur les prols, à gérer le tourisme.
Jeannot n'est pas si dupe, puisqu'ailleurs il s'inscrit,
Croyant que, plus à gauche, il aurait les hardis.
Contre les Amerloques, la liberté sans frein ?
« GATT enculé », un jour, au Puy, Jeannot l'a peint,
« On est des paysans, eux c'est des agrocrates.
» On vit de subventions, vous avez nos patates. »

Mais la gauche a gagné, qui veut un peu plus d'ordre :
Les banquiers libérés sont venus pour le mordre.
« T'es plus compétitif, faut dégager, mon pote,
» Tous les crédits d'antan, rembourse ou bien capote.
» Le monde a bien changé de base, c'est plus la terre :
» Vends, puisque t'es fini, merdeux propriétaire.
» Paysan, on t'aidait pour garder la nature,
» Cesse de nous faire chier avec l'agriculture. »

Là où vivait Jeannot, pas un Néerlandais
A verser directo le paquet, n'était prêt.
Le Crédit agricole a saisi sa maison,
Promis de confisquer, s'il bossait, le pognon.
Pour cotise impayée, la Mutu fit pareil,
Exigeant les retards et conservant l'oseille
Des frais de maladie. Pas de SARL ?
T'es failli, on revend ton vélo, tes marcels.
Jeannot, privé de tout, s'est pendu ce matin.
Mais le curé fouineur voulut faire le malin :
« Mon fils, la vie en Dieu attend l'inattendu,
» Espère et repens-toi. » Jeannot s'est rependu.

D. Jachère

TOUJOURS

Les mamelles du capital

Entretien avec une syndicaliste agricole

Pour plus de clarté, les questions seront posées par M. (Mordicus) et les réponses fournies par M. (Monique).

M. — Les paysans sont de singuliers travailleurs, généralement indépendants. Dirais-tu qu'ils sont capitalistes ?

M. — Ils le sont forcément puisqu'ils travaillent pour l'agro-alimentaire, forme très avancée du capitalisme. Tout paysan doit disposer d'un capital fort lourd. C'est son outil de travail, qui le responsabilise et l'étrangle. Lui, préférerait n'acheter que les machines et les produits nécessaires, mais il lui faut souvent mettre son affaire en déséquilibre en devenant propriétaire du sol.

M. — Quelle différence vois-tu entre leur activité et le travail salarié urbain ?

M. — S'il est obligé de calculer ses coûts financiers, il ignore ce que vaut son temps de travail. Maître de l'emploi de son temps, il ne dépend que des intempéries. Il peut faire des journées de quinze heures : ce n'est pas du travail, à ses yeux. On ne compte pas quand on aime. Même les gros exploitants préfèrent investir dans l'outil que se payer des vacances.

M. — Du coup, l'opposition travail-loisir n'a pas de sens ici...

M. — Pour la plupart, l'activité — comme d'ailleurs la fainéantise — est inséparable du plaisir. Ils ont autant de mépris pour la vie morcelée, incohérente, des citadins que ces derniers en éprouvent pour l'isolement et l'arriération culturelle des bouseux. Encore récemment, la vie à la campagne était riche de relations, de palabres à la veillée, au bistrot, à la foire. Quand un tracteur croise un troupeau, on prend le temps d'échanger quelques propos. Ce n'est pas la course des Parisiens qui, quoi qu'ils fassent, ratent toujours le métro précédent.

Mais aujourd'hui, ils ont la télé et donc la même culture que le reste de la population. Ils vont au supermarché. Ils finissent par imposer à leur cheptel l'heure allemande d'été : ils se lèvent, comme tout le monde, non plus au rythme du soleil mais à celui des radio-réveils.

M. — Ce travail, qui n'en est pas un, est-il au moins rentable et utile ?

M. — L'agriculture est devenue un luxe. La politique de baisse des prix alimentaires, voulue depuis longtemps pour favoriser les industries, en a fait un secteur non rentable. Comme pour les matières premières. Aussi, le paysan est constamment subventionné par l'Etat, soit directement s'il est source d'exportations, soit au travers de divers privilèges : fiscalité, prêts « bonifiés », prix du carburant...

M. — Ces entraves aux lois du marché ont été multipliées par la droite libérale !

M. — Outre l'arme commerciale, l'or vert, ces gens y trouvaient un avantage électoral : on pouvait tolérer les barrages routiers et le purin dans les préfectures, puisque les campagnes votaient plutôt « bien ». Mais il a fallu moderniser, au moment de la prospérité et des débuts européens. Des millions de ruraux ont dû se reconvertir aux emplois urbains vers 1960, sans trop de bobo. Avec la crise, la gauche comme la droite ont entamé un nouveau dégraissage, à cause de la surproduction et de la concurrence étrangère. Après avoir poussé les agriculteurs à investir (et à s'endetter), on leur impose des quotas de production. Mieux, on révise la politique de subventions. Le Crédit agricole, désormais, a le droit de prêter comme les autres banques. Il préfère financer le tourisme ou la construction. Il saisit les biens et les revenus éventuels des paysans qui ne peuvent rembourser leurs emprunts.

M. — Pour ton syndicat, où sont les solutions ?

M. — Nous voulons que nos dettes soient effacées, comme celles du tiers monde, puisque dans notre cas aussi, on sous-évalue nos produits. Notre force n'est plus dans notre poids électoral, mais dans ce rôle de jardiniers de la nature, qui est enfin reconnu. Là où nous avons disparu, l'entretien coûte fort cher. Les résidents secondaires ne curent pas les fossés, ne débroussaillent pas. D'où les incendies, la sécheresse, les inondations... Voici que, depuis six mois, le gouvernement parle de « paysans », et non plus d'« agriculteurs », proclamant qu'il ne faut plus en perdre un. Pourtant nous sommes de grands pollueurs, vidant les nappes phréatiques, empoisonnant les sols et produisant quelques cancers supplémentaires. Ces nuisances nous sont imposées par les nécessités de la concurrence et de la rentabilité. Ce qui est un comble.

Je ne vois que deux issues. Ou bien, une agriculture radicalement industrialisée ; cent exploitations pourraient nourrir la France. Ou bien, on choisit la santé au détriment du profit capitaliste. Cela coûterait moins cher, d'ailleurs. On mangerait plus de pain et de pommes de terre que de légumes en conserve, insipides et dix fois plus coûteux. On nourrirait plus lentement les animaux, avec de l'herbe, du lait, des céréales. La viande serait moins tendre, mais cela redonnerait le goût de cuisiner, et on pourrait à nouveau manger les bas-morceaux qui s'empilent aujourd'hui dans les frigos de la Communauté.

COMMENT S'ARRETER UN PEU DE TRAVAILLER EN PERDANT LE MOINS POSSIBLE D'ARGENT

Messieurs de la F.E.N. et de F.O.,

Ressaisissez-vous. Pour qui a du cœur, le déclin du syndicalisme modéré est un drame poignant. Fonte des effectifs, impopularité croissante des grèves légales, apparition de soulèvements spontanés ne rechignant pas au sabotage et bénéficiant – c'est un comble – de l'approbation des médias. Vous n'osez plus lancer ces grèves ponctuelles qui réduisent le revenu de vos adhérents sans leur fournir ni repos ni plaisir.

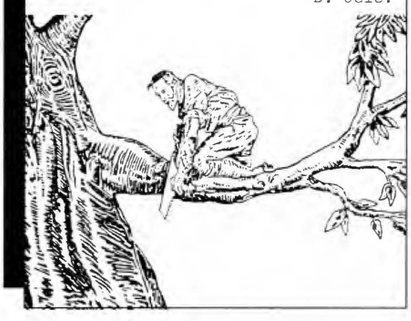
De fait, certains arrêts de travail sont tout bénéfice, s'ils ont lieu au bon moment. Dans les boîtes où vous gardez quelque influence, le manager du sévice public retient 1/30 du salaire mensuel par jour sans chagrin. Les mois de 31 jours, ils vous spolient, puisque, pour un salaire de 6000 francs, vous auriez touché 193,55 francs alors qu'on retient 200 francs sur votre paye. 6,45 francs, ce n'est pas négligeable quand il faut payer *Pif* chaque semaine à l'aîné. Et ça fait mal de vous verser la cotisation, surtout quand on apprend que vous n'avez obtenu que 0,33% de boni, soit 20 francs par mois.

Débrayez plutôt en février, les années non bissextiles. Cette fois, le salarié aurait travaillé pour 214,28 francs par jour mais ne perd, à cause du légalisme borné du service financier, que 200 francs. Le gréviste se fait 20,73 francs de mieux que pour une opération sottement lancée en janvier ou en mars. Il revalorise sa journée de travail non faite de presque 11%.

Poursuivant l'éducation du salarié, refaites le coup en mai. Entre les jours chômés par respect des syndicats et par haine du nazisme, et ceux que les allers et retours du Christ entre notre planète et sa résidence habituelle ont imposés à notre République athée, on ne travaille en mai que 17 jours. Le jour de grève vaut 353 francs. Le patron a donc 153 balles dans le cul à chaque coup. Et les sociologues s'obstinent à expliquer la montée cyclique des luttes de classes au printemps par le réveil de la libido ! Même si votre base hérite d'une calculette chaque fois qu'elle se réabonne à l'*Obs.*, elle a plus d'instinct que vous. Elle sait contester utile.

Mais pourquoi s'arrêter en si bon chemin? Amis réformistes, voici un siècle que vous bronchez devant le saut qualitatif. N'hésitez plus. Une grève pendant les vacances? Le profit passe de quelques sous à l'infini.

D. Jêle.



ÇA BON ÇA BEAU SABOTAGE

Les informations qui suivent sont extraites d'un document établi et diffusé par une société de consultants à l'adresse des responsables du service informatique de différentes entreprises privées et de services. Nous en avons retenu quelques exemples parmi les plus significatifs.

SABOTAGES IMMATERIELS

● **Industrie** : Modification illicite du programme de composition des mélanges de matières premières en entrée d'un four. Il s'est ensuivi une perte du produit fabriqué (1 MF), des pertes dues aux conséquences induites par le produit livré et non conforme (3,5 MF), des frais de réfection du four endommagé et différents frais supplémentaires (2,5 MF).

● **Etat** : Pose de bombe logique dans la chaîne paye, puis actionnement en période de troubles sociaux, dans une entreprise nationalisée sensible. Les difficultés de paiement des salaires ont précipité et durci la grève. Le coût en est estimé à 8 MF.

● **Services** : Un agent intérieur à la société avait remplacé plusieurs programmes système par des duplicatas où avaient été insérées des instructions faisant appel à la technique du cheval de Troie, qui enregistraient dans des fichiers pirates tous les mots de passe et identifications. Les responsables du centre localisèrent en quelques heures les fichiers et les détruisirent, mais ils ne purent localiser le cheval de Troie. Le lendemain, l'agent se servit des mots de passe et satura la machine pendant huit heures en envoyant de faux résultats aux abonnés. Il s'est ensuivi une perte de l'ordre de 3 MF.

PROBLEMES HUMAINS

● **Banque** : Grève des principaux centres informatiques d'une grande banque pendant deux semaines. Les systèmes internes de secours n'ont pu être actionnés à cause de l'agitation sociale et il n'avait pas été prévu de télé-back-up externe avec du personnel externe. La perte d'exploitation totale a été de l'ordre de 8 MF.

● **Etat** : Un responsable système, pris d'une crise de folie, s'est enfermé dans la salle de pupitrage d'un gros ordinateur vectoriel servant à l'armée, en menaçant d'effacer certains programmes, ce qui aurait conduit à une alerte générale. Coûts de l'arrestation et frais de réfection = 0,4 MF.

DETOURNEMENTS DE FOND

● **Etat** : Un cadre informaticien avait modifié illicitement un programme de versement d'allocations de maladie, impliquant des différences faibles, diffuses et nombreuses par rapport aux montants réglementaires. Les écarts étaient versés sur de nombreux comptes réels et fictifs d'assurés complices. Montant total de la fraude qui a duré 3 ans = 5 MF.

ERREURS DE SAISIE ET DE TRANSMISSION

● **Industrie** : Erreur de transmission d'un ordinateur gérant le transfert d'un satellite de télécommunication d'une orbite basse à une orbite géostationnaire, entraînant la perte du satellite (320 MF).

ERREURS DE CONCEPTION ET DE REALISATION

● **Industrie** : Par suite d'une erreur dans un test de branchement dans un programme de recouvrement de factures impayées, certaines créances étaient illicitement annulées et certaines autres ne donnaient pas lieu à relance. L'anomalie n'a pu être constatée, localisée et réparée qu'après neuf mois de fonctionnement et a occasionné 0,7 MF de perte.

querelle d'Allemands

DE DIVERSES MANIERES DE BOIRE ET DE LEURS EFFETS SUR LA METAPHYSIQUE, LA PSYCHOLOGIE DES PEUPLES ET LEUR PRATIQUE GASTROSOPHIQUE

L'ABSORPTION de l'homme dans le liquide et du liquide dans l'homme correspondent à une phase de destruction des certitudes, réelles ou subjectives. Combien de malins, combien de capitaines choisirent de se noyer dans l'onde incertaine : Frédéric Barberousse le chevalier impérieux, Lachelier le métaphysique, Cravan le boxeur poétique... Combien d'ivrognes parmi les phares de notre histoire : Socrate, indestructible par le vin, qu'il fallut achever à la ciguë, Verlaine et Jarry les purs apôtres de l'absinthe, Marx et Engels qui inventèrent par inadvertance la langue de bois, un matin de gueule de bois...

Pour Hegel, l'élément liquide « n'ayant en lui ni rigidité ni détermination, dissout toute déterminité mécaniquement posée en lui, reçoit la forme de la volatibilité et celle de la rigidité comme des états extérieurs à son caractère ». Il parle de l'eau, dans sa neutralité, comme du grand ennemi de la subjectivité, qui brise sa connivence avec la Nature. Par ablution externe, elle en fait un être propre, abstrait, orphelin de la terre ; par immersion, elle supprime son mode d'appropriation de l'air ; par ingestion, elle nie le feu qui lui assimile les viandes, lui flanque le choléra et liquéfie toute son essence interne. L'eau n'est amicale que conjuguée avec les autres éléments : eau gazeuse, eau minérale, eau de feu.

Avant que Pasteur, l'infame biologiste qui voulut nous priver de la rage, sût rendre bénin ce bouillon microbien, toutes les civilisations inventèrent la fermentation des végétaux dont elles disposaient et s'adonnèrent aux plaisirs négateurs de l'ivresse. Bacchus contre Apollon, la fête contre le travail, l'orgie contre l'ordre. Seules, deux religions haïssant la vie, bouleversèrent ces équilibres raffinés. Le christianisme, identifiant le vin et le sang-dieu, imposa son usage aux clercs, jusqu'aux rivages hyperboréens. Là où coulaient l'hydromel, les bières et les eaux-de-vie de grain, il prescrivit l'absorption d'effroyables jajas. L'islam, en proscrivant l'alcool, provoqua son propre déclin démographique, malgré le thé et le café. Si un monde a mérité ses malheurs, c'est bien celui qui empoisonnait ses adeptes avec les eaux croupies des marigots et lui donnait un aperçu du Paradis au moyen d'herbes sèches.

Les Allemands, comme le signale Rosenkranz, n'étaient pas des buveurs d'occasion. Ils s'enivraient avec n'importe quoi. Pourtant cet hégélien centriste, bon exemple de la dérive éclectique de l'époque, se trompe lourdement dans sa vantardise. Certes, lui et ses semblables alternaient effectivement vin, bière et alcool. Ils pouvaient en déduire la représentation d'une Allemagne, et même d'un Allemand, unifiés dans leur opposition au modéré Latin, buveur de vin, poète et causeur superficiel, comme au nihiliste slave anéanti par la vodka. Même illusion chez Heine, hégélien de gauche rhénan, qui savait du coup que la Bavière n'était pas allemande : « L'Arabe a mille expressions pour désigner son épée, le Français pour l'amour, l'Anglais pour la pendaison, l'Allemand pour la boisson et le Munichois rien que pour les endroits où il boit. » La bière bavaroise est une drogue redoutable faisant de son consommateur un abruti, capable du pire en cas de manque. « Un Bavarois sans bière est un animal dangereux », dit un proverbe. Voyez à quels débordements les nazis parvinrent à Nuremberg en fermant les tavernes pendant les prestations du Führer. Et qui nierait que c'est le schnaps qui fait le Prussien si discipliné ?

Le réveil fut pénible en 1848. Chaque zone se comporta d'après ce qu'on préférait y boire. Les clivages sociaux et culturels, ainsi que l'a noté Engels, purent parfois connaître l'amorce d'un dépassement là où régnait le vin. Pour les brutales éponges à bière, ce fut l'inverse. A Berlin, par exemple, « les démocrates voulurent montrer leur largeur d'esprit en buvant des bières étrangères, bavaroises, pour s'opposer aux conservateurs buveurs de bière blanche à la taverne du conseiller intime. Mais la victoire restera finalement à la bière blanche. » (Curt Maronde)

Marx, victime d'un ulcère, convainquit l'humanité que les conflits sociaux se déployaient sans qu'intervinssent ces querelles d'ivrognes. L'effondrement du marxisme incite à reprendre ces pistes oubliées. Certes, l'américanisation du monde, permettant de boire n'importe quoi mais tendant à ne laisser de choix qu'entre Pepsi et Coca, joue contre l'essor de ces soulèvements des amateurs de spiritueux. Mais les déboires des unificateurs de l'Allemagne au siècle dernier ne pourront que se reproduire quand l'alcoolisme rustique de l'ancienne RDA donnera toute sa mesure.

D. Jassou.

Le Germain est, depuis les temps les plus reculés, passionnément adonné à la boisson. L'Allemagne est le pays où règnent le vin, la bière et l'eau de vie. L'Allemand boit tout. Mais chez lui son inclination à la boisson provient d'une tout autre raison que chez les peuples à qui une conscience végétative, *une demi-conscience offre encore la plus grande jouissance. Chez lui c'est* l'excès du sentiment *de soi qui se commet avec la boisson en quelque sorte comme avec un ennemi qui n'aura pas la possibilité de rien lui reprocher. L'Allemand, c'est la liberté audacieuse, jusqu'à l'impiété, de la* conscience de soi, *qui éprouve un frisson de plaisir à s'adonner à la nature, à voir jusqu'où sa liberté pourra bien forcer les choses.*

Le Germain a pour ainsi dire un surcroît de force *en lui, qu'il traite encore une fois* démesurément. *Le romain, comme l'arabe, ne sait rien de cette étrange pression. Il est mesuré, sans besoin de lutter contre une tentation, parce qu'il lui est nécessaire de vivre en* équilibre *avec lui-même et le monde. Ce n'est pas non plus le* suicide momentané *à quoi visent le Finnois et le Slave, ni l'excitation sensuelle comme telle, mais c'est la puissance de l'esprit qui entraîne l'Allemand à vider verre sur verre. Boire seulement pour s'enivrer, pour pouvoir ronfler sans conscience, pour jouir de la* béatitude du néant *ne lui procurerait aucun plaisir. Pouvoir boire beaucoup est devenu chez lui une sorte d'affaire d'honneur.*

Rosenkranz, 1841.

Il suffit d'avoir vu, fût-ce une seule fois, le Palatinat, pour comprendre que dans ce pays producteur de vin et amateur de vin, un mouvement ne pouvait avoir qu'un caractère extrêmement joyeux. On s'était enfin débarrassé de ces Bavarois, dévots de la bière, au gosier travaillé, lourdauds et pédantesques et on avait nommé fonctionnaires à leur place de joyeux Palatins bons videurs de chopines.
L'établissement de la liberté de se réunir pour boire fut le premier acte révolutionnaire du peuple palatin ; le Palatinat tout entier se transforma en une immense guinguette et les quantités de boisson spiritueuse qui furent consommées durant ces six semaines « au nom du peuple palatin » dépassent tout calcul possible. La population tout entière fut unanime dans cette beuverie générale ; les épiciers et les paysans les plus réactionnaires s'y associèrent dans l'allégresse générale.

Engels, 1850.

PUBLICATIONS REÇUES

LE COLLECTIF HÉTÉROGENE DES ANARCHISTES TRIBAUX, 101 Grand'rue, 67100, Strasbourg observe judicieusement : « Y a péril pour tous ceux qui vivent en France. Mettons la France en péril, ça sera toujours du nationalisme en moins pour Le Pen et l'Etat. »

Dans ***Les Dissidents du monde occidental***, Louis Janover plante sa plume dans l'œil des antitotalitaires au service du tout-capital. La démocratie réellement inexistante, l'exaltation de l'entreprise, et diverses misères de la philosophie d'aujourd'hui sont sévèrement analysées. *Spartacus*, n°147, 8 impasse Crozatier, 75012 Paris.

ANDRASTA, journal d'une révolte, dessine des bites, défend le droit de roter et dit du mal des fascistes - CLEA, Sarthe libertaire, 4 rue d'Arcole, 72000 Le Mans.

La feuille d'information du **PATAPATISME LUDIBRIONISTE HOUYHNHMNIQUE, ROUSSELIEN** a un bon titre (chez Michel Deux, 4 rue Denis Papin, 42100 Saint-Etienne)

Dans un tract intitulé ***Permettez*** !, les surréalistes, surgis des temps où Aragon n'était pas une ordure stalinienne ni Max Ernst un chasseur de primes, protestent contre leur actuelle beaubourgisation. (Dans quelques librairies)

Avent

Il faut une certaine inclination pour la servitude et une belle confiance dans les Images du Monde pour croire que la question du communisme

COMMUNISME ◆ PHILOLOG. Ce latinisme apparaît peu avant 1848. Jusque-là il n'existait guère de terme générique pour désigner les projets et les actes visant à détruire la propriété privée et en faire surgir un monde nouveau. Ce terme en «- isme », qui ne brille pas par sa rigueur, eut du moins le mérite de provoquer de violentes réactions affectives.

Il a d'abord désigné une secte, plus radicale et plus ouvrière que celles qui se référaient au *socialisme*. Parce qu'ils tenaient à souligner le rôle révolutionnaire du prolétariat, Marx et Engels ont repris cette dénomination, tout en se démarquant, un peu trop dédaigneusement, des fantaisies scientifiques des « socialistes utopiques ».

Les anarchistes, qui reprirent l'appellation à leur compte, manifestaient un souci quotidien de la mise en commun. La Révolution était, à leurs yeux, l'avènement immédiat de la communauté. En 1936, dans l'Espagne en fête, ceux de Barcelone en ébauchèrent les prémices avant de se laisser dévorer par le sinistre tandem légalité démocratique/ effort de guerre.

Quant à la conversion verbale de Lénine au « communisme », elle ne fut que fort tardive. *Vladimir Illitch, ayant chanté la ritournelle social-démocrate tout le temps de son exil, se trouva fort dépourvu quand les soviets furent venus. Il alla trouver Kropotkine, sa cousine, et lui déroba son communisme* (I. S. Blatnoï). Les bolcheviks honorèrent leur dette en massacrant les anars à tour de bras à Kronstadt ou en Ukraine, tout en s'en servant pour baptiser leur capitalisme d'Etat musclé. De ce moment, le mot communisme, comme souillé, se trouva systématiquement associé aux entreprises bureaucratiques des despotes orientaux et aux puissantes coteries qu'ils entretenaient naguère pour museler les ouvriers de l'Occident. Dans le jargon du socialisme de caserne, il ne s'employa, à l'instar de tous les termes usités dans cette *langue de bois* qui a tant brouillé l'écoute, que par antiphrase.

Le spectre qui hante la conscience des esclaves et trouble la quiétude des possédants n'a guère changé de nature depuis 1848, mais il en est, parmi ses suppôts, qui préféreraient le désigner par un vocable nouveau, assez arbitraire pour viser l'universel, assez beau pour être retenu. D'autres, plus retors, estiment qu'au moment où les derniers héritiers de Lénine et d'Enver Hodja, aux abois, renoncent ou rechignent à l'utiliser, il peut retrouver une seconde jeunesse. L'usage commun tranchera.

Heureux qui, communiste, a fait de beaux ravages
Et toujours explora la forest des passions
Plutost que retourner, plein de sage affliction,
Vivre avec les esclaves le reste de son aage !

Quand revoiray-je, helas, dans mon petit village,
Flamber supermarchez ? Et en quelle saison
Revoiray-je éclore grèves et déraisons,
Qui démarrent la vie, et beaucoup d'avantage ?

Plus me plaist le séjour que bastyront nos jeux
Que des palais marchands le front fallacieux.
Plus que démocrassye me plaist ce qui la mine,

Plus le jouir des mutins que l'argent des pantins,
Plus le qualitatif que compter les matins,
Et plus que les mesquins tout ce qui les chagrine.

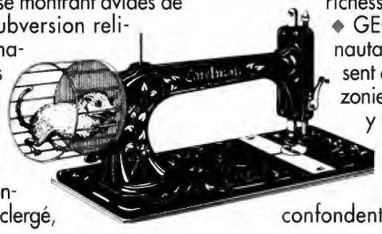
◆ LANGMOL. Les langmolards, craignant avant tout le vulgaire et ses passions, s'efforcent de dénigrer l'ensemble des actes et des idées correspondant au « communisme », feignant de n'y voir que névrose d'esclaves plus aigris qu'eux. Toujours soucieux d'effrayer la rente et l'épicerie, ils l'emploient au sens de *totalitarisme niveleur*, amalgamant Fourier et Ceausescu, Sitting Bull et Pol Pot. Ils ne trouvent bon qu'un seul lien communautaire : celui qui a dissous tous les autres, *l'échange* — monétaire de préférence. Afin de désespérer Vaulx-en-Velin, ils proclament *urbi et orbi* le triomphe de l'*homo particulus* : ce qu'ils appellent « le retour de l'individu », esclave moderne imbu de son *ego*, dont les actes, pensées et émotions, sont voués à refléter l'uniformité foisonnante de l'univers marchand.

◆ HIST. L'appellation « communiste » a pu s'appliquer non seulement aux sociétés dites « primitives », qui ne se privent de rien, mais, rétroactivement, à tous les mouvement de révolte provoqués par les aspirations égalitaires ou communautaires des pauvres, comme à nombre d'utopies nées de la logique maniaque de certains clercs.

En Europe, les soulèvements armés des paysans bohémiens puis allemands aux XV[e] et XVI[e] siècles succédèrent aux diverses hérésies du Moyen Age, qui prenaient les enfants du Bon Dieu pour des canards sauvages en se montrant avides de jouissance sociale. La subversion religieuse des sectes « millénaristes », qui inspirait ces luttes de classes sans merci, correspondait à la morale communautaire des pauvres d'alors. Libre esprit et solidarité se rencontraient autant dans le bas-clergé, alphabétisé, que dans les confréries de brigands tels que *coquillards* ou *lustucrus*. Le franc-tireur Robin des Bois partageait la fille du shérif avec son pote le gros moine paillard.

Ces tentatives égalitaires coïncidaient avec les intérêts juridiques de la bourgeoisie, privée de pouvoir politique. Mais les bourgeois participèrent à leur écrasement chaque fois qu'elles menacèrent la propriété privée. En Angleterre, au XVII[e] siècle, les *Niveleurs*, très influents dans la Nouvelle Armée qui avait porté Cromwell au pouvoir, et les *Divagateurs*, qui parcouraient le pays pour réclamer « l'égalité dans les biens et les terres », furent pourchassés par les Puritains modérés. Sur les océans, les pirates, organisés en « soviets » de mutins cosmopolites, menaçaient les intérêts des grandes maisons de commerce. On les pendit chaque fois qu'on put les prendre. A Paris, l'échec de la conspiration des Egaux, en 1797, mit un terme à huit années de luttes sanglantes entre la sans-culotterie et les nouveaux maîtres. Les Egaux se proposaient de *faire disparaître les bornes, les haies, les murs, les serrures aux portes, les disputes, les procès, (...) tous les crimes ; les tribunaux, les prisons, les gibets, les peines, le désespoir (...), tous les vices ; plus le ver rongeur de l'inquiétude générale, particulière, perpétuelle de chacun de nous.*

La révolution industrielle a stimulé l'imagination des utopistes, mais rendu malaisée la pratique communiste immédiate qui ne s'est guère manifestée, depuis, que sous des formes marginales ou archaïques — « la bande à Bonnot » ou l'Andalousie libertaire... Des idées et des comportements communautaires sont certes apparus, gourmands, dans toutes les luttes de classes cruciales de 1830 à 1936 ; mais ces balbutiements ne pesaient guère face au désir d'intégration qui a animé le mouvement ouvrier jusqu'à sa propre marginalisation et la faillite de ses modèles étatiques. Mai 68, sa dernière tentative majeure en date, fut un moment transitoire, partagé entre le désarroi des salariés en grève et la critique en acte de l'ennui. *Ceux qui aiment dire non* n'ont, quoi qu'en disent les zélateurs de la servitude, certes pas disparu, mais il leur reste toujours à s'emparer de la richesse sociale.

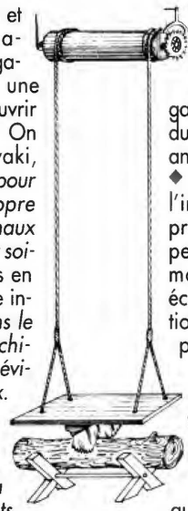


◆ GEOGR. Des sociétés communautaires dites « primitives » finissent d'agoniser, au fond de l'Amazonie ou de l'Océanie. La propriété y est inconnue, l'échange marchand incongru, le pouvoir séparé délirant. Les plaisirs du jeu et du bavardage s'y confondent avec l'activité productive :

ures

aurait perdu tout contenu subversif. Nous ouvrons ici un débat que nous poursuivrons *mordicus*.

chasse, cueillette, « bricolage », ébats et débats divers. Ce monde sans séparations, où la rareté démographique garantit l'abondance, a été étudié par une floppée d'érudits, penauds de se découvrir ignorants au milieu des « sauvages ». On sait par exemple que chez les Guayaki, *chaque homme passe sa vie à chasser pour les autres et à recevoir d'eux sa propre nourriture*, en vertu du tabou *les animaux qu'on a tués, on ne doit pas les manger soi-même* (Clastres). Les Jivaro, dispersés en familles élémentaires, se livraient à une interminable vendetta *qui cimentait dans le sang leur lien social* (Canetti). Un *Bochiman se donne beaucoup de mal pour éviter de rendre d'autres Bochiman jaloux. Pour cette raison, les quelques biens qu'ils possèdent circulent constamment entre les membres du groupe.* (Marshall). Les Yahgan *traînent dans la boue, en toute indifférence, des objets flambant neufs, des habits précieux, des provisions fraîches et des articles de valeur, ou les abandonnent aux enfants et aux chiens* (Gusinde). Les Waki-Waka *nourrissent leurs bébés au sperme paternel* (Franval). Le mot « communisme » servit abusivement à qualifier cette vie sociale fondée sur le don et le panache. Ces communautés bornées sont loin du projet « communiste moderne », rejeton clandestin de la communication et de la technologie capitalistes. Dans un monde sans spécialistes ni gestionnaires, les dérives sauvages et les affinités tribales accompagneront les expérimentations scientifiques les plus hardies, parmi tant de jeux de société enfin possibles.



◆ UTOP. Rêveurs ou calculateurs ont voulu décrire des sociétés imaginaires, inspirées de Sparte ou de la Cocagne. Charles Fourier, seul communiste prémarxiste un tantinet rigoureux, fit des passions le moteur de la vie sociale. Misant sur le dépérissement progressif des anciennes classes sociales, il estimait que seule la transformation de l'activité humaine, suivant les lois de l'*attraction*, parviendrait à réconcilier l'homme et la nature : *l'amour doit multiplier à l'infini les liens sociaux*. Il énonce, avec une abondance de détails savoureux, les règles d'un monde sans morale, *l'Harmonie*, où l'art culinaire joue, avec l'orgie, un rôle central.

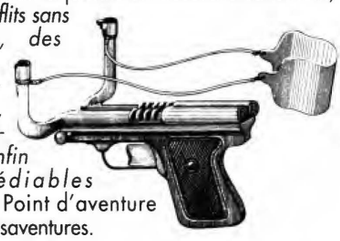
Il fallut attendre l'échec des conseils ouvriers en Russie et en Allemagne pour voir resurgir des programmes communistes détaillés. Les conseillistes hollandais du GIK étudièrent le problème de la répartition du produit social, sans comprendre que la comptabilité en temps de travail ne crée aucun progrès par rapport à l'infamie monétaire. L'abolition concrète de l'esclavage salarié mettant fin au mensonge économique, il est inutile de le perpétuer par un calcul abstrait : *la circulation des produits entre les entreprises* [autogérées par les conseils de producteurs] *se fera, dans le communisme, comme aujourd'hui, par simple enregistrement comptable ; le regroupement des entreprises, qui s'effectue dès maintenant, se poursuivra, mais selon d'autres critères (. . .). Elles seront séparées de l'Etat et mises au service de la société. L'Etat ne sera plus que l'appareil de la dictature du prolétariat, qui brisera la résistance de la bourgeoisie.* (1930)

Plus proche de Fourier, Georges Bataille estimait pour sa part (maudite) que *la mise en commun des moyens de production permettra de substituer aux classes sociales abolies une redistribution de la société en classes affectives*. Il proposait de remplacer l'économie, coincée par le souci du gain, par un débridement de la dépense et du gaspillage et une circulation des biens animée par le don. (1949)

◆ TECHN. Il n'existe pas de technique de l'insurrection communiste. Sa stratégie préliminaire repose sur la conspiration permanente. L'unification avancée du mode de vie, la mondialisation des échanges, les progrès des communications, la centralisation des instances de pouvoir favorisent un renversement des maîtres de l'économie, qui éviterait la guerre civile. Une vengeance trop sanglante ne saurait que prolonger la barbarie capitaliste, mais en version « gore ». L'appareil productif aux mains des esclaves, le déchoucage de quelques contremaîtres et argousins devrait suffire à assurer la victoire du bas-peuple, pour peu que dérape la gestion erratique des puissants. Une fois ces derniers empaillés dans leurs plus beaux atours, ou parqués dans les zoos, les choses sérieuses pourront commencer.

Une association universelle, hétérogène, fondée sur les désirs contradictoires — et non plus sur le chantage à la satisfaction des besoins — implique des équipements très perfectionnés. Les produits indispensables seront fournis par une activité plus localisée et plus proche des conditions naturelles. La plupart des activités hallucinatoires — commerce, administration, publicité — perdront toute utilité. Une fois les pouvoirs séparés abolis et la population armée, les emplois militaires, juridiques et policiers n'auront plus de sens. La production globale, réorganisée par les producteurs concertés, sera distribuée gratuitement, sans restrictions. Les pratiques intellectuelles, (éducation, médecine, architecture, recherche, arts plastiques, etc.) n'étant plus rémunérées ni spécialisées, seront livrées aux délires constructifs de tous. Les activités pénibles ou répugnantes qui ne trouveront pas d'amateurs (Fourier imaginait qu'il n'en existait aucune) relèveront du volontariat, comme dans les associations libres actuelles, et la communication restituée imposera la rotation des tâches. Le vosne-romanée coulera dans les fontaines publiques et le gros-rouge-qui-tache sera une denrée rare. Les migrations incessantes créeront des idiomes métis raffinés et la stratosphère sera enfin visitée. Les ordinateurs ne serviront plus à compter, ni les téléviseurs à oublier.

◆ ESCHATOL. Certains tiennent le communisme pour *la fin de l'Histoire* — une catastrophe qu'il est donné aux seuls prophètes de prévoir —, les suites d'une crise violente ne devant provoquer qu'un règne béat de l'abondance pacifiée. Tout semble indiquer bien au contraire — et pour le plaisir de tous — que le refus du pouvoir séparé impliquerait à jamais *un désordre sans nom, des conflits sans arbitre, des disputes savoureuses, des chagrins enfin irrémédiables* (Kidd). Point d'aventure sans mésaventures.



◆ MUSICOL. Les communistes anciens détournaient chansons populaires et hymnes guerriers. De plus jeunes adeptes, préférant les quatre saisons au temps des cerises, choisirent le binaire des ordinateurs et du rock, oubliant que les bluesmen et les dialecticiens prônaient plutôt des rythmes ternaires. Le contrepoint communiste ne saurait se mêler au chant des sirènes industrielles. Cet art maudit s'inspirera au contraire de la musique des sphères et de la copulation des planètes décrite par Fourier. Débarrassé de l'individu, le monde s'ébattra sur la gamme des douze passions avec des tempos complexes, parsemée de pauses stupéfiantes. *Hegel mit fin au mythe orphique, Marx aux orphéons lyriques. Les stridences communistes refuseront d'être la mort fine des tympans.* (Darius Milhaud)

■ SYN. Pansympraxie, Association hétérogène, Harmonie, Grand Jeu.

■ ANT. Economie, Civilisation, Séparation.

■ PROV. ***De chacun selon ses talents, à chacun selon ses goûts. Etre ou avoir, il faut choisir. Le communiste est un apprenti, le hasard est son maître. Le négatif délivre de l'ennui, mais qui nous délivrera du négatif ? On ne vit que cent fois ni loi.***

Brève bibliographie

Georges Bataille, *La Part maudite*, Minuit.
Dominique Blanc, *Un Monde sans argent*, 4MJT.
Gian Maria Bravo, *Les Socialistes avant Marx*, Maspéro
Pierre Clastres, *La Société contre l'Etat*, Minuit.
Yves Delhoysie & Georges Lapierre, *L'Incendie millénariste*, Os Cangaceiros.
Maurice Dommanget, *Le Curé Meslier*, Spartacus.
Jacques Ellul, *Changer de révolution, l'inéluctable prolétariat*, Le Seuil.
Charles Fourier, *Le Nouveau Monde industriel et sociétaire, ou Invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée en séries passionnées*, Flammarion.
Christopher Hill, *Le Monde à l'envers*, Payot.
Daniel Defoe, *Histoire générale des plus fameux pyrates, le grand rêve flibustier*, Phébus.
Korsch, Mattick, Pannekoek, Ruhle, Wagner, *La Contre-révolution bureaucratique*, 10/18.
Sylvain Maréchal, *Manifeste des Egaux*, Spartacus.
Karl Marx, *Manuscrits de 1844*, 10/18.
Dionys Mascolo, *Le Communisme*, Gallimard.
P.M., *Bolo-bolo*, Paranoïa City
Philippe Riviale, *La Ballade du temps passé*, Anthropos.
Marshall Sahlins, *Age de pierre, âge d'abondance*, Gallimard.
Max Stirner, *Œuvres complètes*, L'Age d'Homme.
Raoul Vaneigem, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Gallimard.

Gagaouzes de tous les pays, punissez-vous !

L'un des principaux masques du mouvement social en URSS est le nationalisme. Qu'il soit grand-russien, autonomiste, indépendantiste ou ostraciste, ce dernier constitue le ferment principal, toutes classes confondues, de l'opposition au pouvoir soviétique, dans les quinze républiques fédérées. Malgré des années de terreur et de clientélisme staliniens alternés, de l'Arménie aznavourienne dressée contre les méchants Azéris chi'ites à la catholique Lithuanie en passant par l'Ukraine, le mouvement national renaît, avec ses massacres perpétrés par le pouvoir central ou les pogroms interethniques.

Une sombre histoire

Sur les territoires de l'empire tsariste, des millénaires d'invasions, de migrations et de guerres avaient accumulé une macédoine de peuples sans Etat. Pour gérer cet immense bordel de populations aux origines ethniques, aux mœurs et aux religions différentes, les tsars ont inlassablement appliqué le principe des empires : diviser pour régner. Pour imposer sa loi à la majorité de chaque région, le pouvoir central utilisait les minorités contre la majorité, réprimait les révoltes dans le sang et déportait des populations.

Le stalinisme n'a fait que reprendre à son compte cette tradition et la porter à un point de développement jamais vu. Il créa de multiples républiques coiffées par des bureaucraties locales, inféodées à lui, disposant parfois d'une relative autonomie pour maintenir une culture locale (Ukraine entre 1924 et 33, puis après 1956, etc.) face au rouleau compresseur de la russification. L'objectif de la bureaucratie étant d'implanter une industrie (souvent lourde, pillant les ressources locales et réexportant vers le centre), elle offrit de meilleurs salaires qu'ailleurs pour attirer des ouvriers, dont la grande majorité fut constituée de Russes et d'Ukrainiens.

Si l'on ajoute à cela les déportations pour « traîtrise » pendant la guerre, la russification de la vie sociale favorisée, après 1945, par l'industrialisation et l'arrivée d'ouvriers majoritairement russes, on comprend qu'à l'ancienne équation mentale : ouvriers = Russes = envahisseurs, on ait rajouté aujourd'hui : = pollueurs.

Ce nouveau brassage, entrecoupé après 1956 de retours de certaines populations (mais pas toutes, il y a encore des punis), aboutit à la situation actuelle : mis à part la Lituanie (autochtone à 90 %), toutes les républiques ont des populations allogènes de 10 à 50 %. Chaque république comporte, outre les Russes, une minorité, qui est parfois la majorité d'à-côté, alimentant rancœurs, vengeances, pogroms ...

Tout le dispositif complexe mis en place par le stalinisme a évidemment volé en éclats dès que la pérestroïka a desserré le couvercle de la cocotte-minute. Et la vapeur qui s'en échappe est faite de massacres et contre-massacres — exutoires commodes à l'insatisfaction et à la misère. La liste en est longue. Citons par exemple les Ossètes, dont le territoire est partagé entre la Russie au nord et la Géorgie au sud, qui sont obligés d'appeler l'armée soviétique pour se protéger des pogroms perpétrés par les Géorgiens, eux-mêmes victimes de la répression russe. (Tiflis, 1989)

Arméniens contre mollahs

Dans ces manipulations des conflits ethniques, la bureaucratie ne fait que continuer la politique du tsarisme. Ainsi à Bakou, en février 1905, le gouverneur impérial (le prince Nakachidzé, un Géorgien), pour diviser le mouvement ouvrier qui s'était affirmé dans la grève générale de décembre 1904, fit venir des mollahs (déjà !) pour opposer Azéris et Perses aux Arméniens et donna pour consigne aux soldats de brimer systématiquement les Arméniens. Cela entraîna pendant quatre jours le massacre de plusieurs milliers d'Arméniens. La révolution se développant dans toute la Russie réunifia temporairement les ouvriers russes, arméniens, azéris et perses contre le tsarisme. Pourtant, en novembre 1905, de nouvelles provocations tsaristes firent que Russes et Azéris incendièrent les maisons de riches Arméniens et en pourchassèrent d'autres, faisant quarante morts. Seule l'intervention des révolutionnaires (social démocrates et autres) de toutes nationalités empêcha que cela ne dégénérât en massacre général.

Azéris, au travail !

Contrairement à l'Occident, où l'idéologie dominante se résume à l'adhésion sur le fond (hors la démocratie, point de salut) et au flou sur les points de détail, l'idéologie bureaucratique repose sur des dogmes fondamentaux que chacun sait faux (l'usine aux ouvriers ; le pouvoir au prolétariat ; l'URSS, paradis internationaliste des nations ; etc.). Chaque mouvement social affrontant la bureaucratie essaye de réaliser pratiquement ces dogmes. Ainsi les mineurs de Sibérie ont réclamé le « pouvoir aux soviets ». Mais quand on attaque le nationalisme et la religion sans supprimer, comme le fait le capitalisme moderne, ce qui lui sert de terreau, tôt ou tard, ces monstres reviennent au galop. Paysans pour la plupart, sans autre perspective, les déportés, déracinés, ne pouvaient que s'accrocher à ce pourquoi on les condamnait. Seuls ceux qui se battirent (voir encart sur les partisans ukrainiens) avaient des chances d'évoluer. C'est pourquoi il n'est pas étonnant aujourd'hui, que la critique de la bureaucratie et de son internationalisme (en fait colonialisme économique et russification culturelle) passe par la réaffirmation de la « nation ».

On peut se demander pourquoi, dans les républiques à majorité ouvrière comme l'Arménie (50 % de la population), ce n'est pas la communauté ouvrière qui s'affirme. Peut-être parce que l'Arménie, saccagée par la terrifiante pollution d'une industrie chimique implantée (exprès, en raison de l'éloignement) par la bureaucratie centrale, donne à sa population ouvrière une « chance » inique de comprendre que s'affirmer comme ouvrier, c'est s'affirmer comme mort-vivant. Le passage à la communauté prolétarienne s'avérant pour l'instant impossible, la seule communauté envisagée est la communauté nationale.

Tous les mouvements sociaux démarrent sur un aspect particulier de critique du capitalisme et il ne s'agit pas de les mépriser *a priori* mais de voir comment évoluent leurs contradictions. C'est aussi l'intérêt du pouvoir central d'enfermer les mouvements dans le cadre national car il peut toujours les isoler ou jouer les uns contre les autres. Pour qu'il puisse « manipuler », il faut que préexiste un ressentiment nationaliste. Ce racisme, venu des franges les plus pauvres, assimile l'autre (Arménien, Meshk, Juif, etc.) au riche. Si les victimes de la bureaucratie ont notre sympathie, qu'elles se considèrent comme arméniennes ou pas, la solidarité manifestée envers les Arméniens par d'autres mouvements nationalistes (géorgien, baltes, ou ukrainien) est aussi l'expression du racisme contre les « Arabes » de l'URSS (dans ce cas les Azéris) qui se manifeste d'autant plus facilement qu'ils sont considérés comme des fanatiques, massacreurs, complices de la bureaucratie centrale. Mais ceux qui se font les propagateurs acritiques de ces mouvements, qui exaltent la « grève générale » sans dire qui la fait et avec quelle perspective, se brossent un tableau trompeur de la lutte des classes en URSS. Car, bien que majoritaire, la classe ouvrière n'est pas homogène (manœuvres, ouvriers qualifiés, techniciens et ingénieurs) et d'autres classes ont des intérêts différents. Si la bureaucratie est l'ennemi, ses aspirants rénovateurs, qu'ils lui soient intérieurs ou extérieurs, grands russes ou arméniens, forgent, qu'ils le veuillent ou non, les chaînes de demain.

VIVE LA BORDURIE INDÉPENDANTE... RUINÉE ET SANGLANTE !

POUR QUE les républiques d'URSS accèdent à l'indépendance capitaliste, il leur faudrait une base éonomique diversifiée et des produits vendables sur le marché mondial. Or, premièrement, en dehors de la Russie, où se trouvent les principaux centres de production modernes, l'URSS fabrique surtout de la camelote. L'Occident est-il prêt à importer plus de Lada ? Le développement industriel de l'après-guerre a favorisé une spécialisation par république telle que si la Russie cessait d'être importatrice, la faillite des républiques serait immédiate.

Le gouvernement central contrôle le robinet énergétique (sauf pour l'Ukraine) et, à un degré moindre, alimentaire. Une déclaration d'indépendance signifierait donc aussitôt, en cas de rétorsion du centre, une baisse d'au moins 30 % du PNB, ce qui accentuerait la pénurie existante.

Deuxièmement, l'Occident est peu pressé d'investir, même chez les plus proches (les Baltes), empêtré qu'il est déjà dans les pays de l'Est récemment affranchis. La main-d'œuvre a un rythme de travail très inférieur à celui des ouvriers occidentaux et n'est pas prête à travailler trois fois plus, même pour un meilleur salaire, car elle craint le retour de bâton et préfère la sécurité.

La seule chose qui se développe spontanément c'est le petit commerce ou le trafic légalisé des mafias.

Troisièmement, il y a pléthore d'intellectuels, de professions libérales, d'artistes pour prendre la tête des mouvements nationalistes, mais il n'y a pas, comme dans toute l'URSS d'ailleurs, de classe de technocrates à l'occidentale. Comme le disait déjà en 1985 L. Abalkhine (alors conseiller de Grobatchev, aujourd'hui sinistre), « ...il faudra peut-être vingt ou trente ans pour que nous fabriquions des managers... » D'autre part, les dirigeants des grandes industries sont surtout russes et rien ne garantit qu'ils restent dans les républiques indépendantes.

Enfin, quatrièmement, pour mettre les ouvriers au boulot, il faudra leur offrir quelque chose. Mais quoi ? Et cette classe ouvrière est majoritairement russe. Peut-elle accepter de gaieté de cœur de perdre ses avantages matériels en échange de l'obligation d'apprendre à parler la langue locale ? Et quand ils ne sont pas russes, comme en Ukraine, les ouvriers ne sont pas toujours, loin de là (la grève des mineurs le prouve), embrigadés dans la cause nationaliste. Alors ? Si la lente décomposition du pouvoir central se poursuit, les tensions nationalistes vont encore augmenter. L'URSS a besoin des républiques — en tout cas de l'Ukraine — mais les républiques ont peut-être plus encore besoin de l'URSS. Tant que la crise sociale prendra le masque du nationalisme, au jeu de l'impossible rejet, il n'y aura place que pour de nouveaux massacres...

C. Logre

UKRAINIENS CONTRE POLONAIS, ALLEMANDS ET STALINIENS

L'UKRAINE est célèbre pour l'insurrection makhnoviste. Mais elle fut le cadre d'autres mouvements de résistance au stalinisme qui, de nationalistes, évoluèrent vers des positions plus révolutionnaires.

Après 1920, l'Ukraine avait été partagée entre la Pologne, à l'ouest et l'URSS, au centre et à l'est (où se trouve le bassin houiller du Donetz). Par contrecoup se constitua, en 1929, un mouvement clandestin, terroriste et nationaliste, l'OUN, qui s'attaqua à l'Etat polonais mais qui avouait comme ennemi « l'impérialisme moscovite-bolchévique ».

Quand l'Allemagne envahit la Russie en 1941, l'OUN intervint à ses côtés et proclama à Lviv (Lwov) un Etat ukrainien indépendant. L'Allemagne ayant d'autres projets, les nationalistes furent pourchassés. L'OUN prit alors la tête de la résistance à la colonisation allemande. En 1943, son bras armé, l'UPA, forte de 40 000 combattants, en arriva à combattre contre trois ennemis : l'Allemagne nazie, les partisans prosoviétiques et la résistance polonaise de droite.

Au contact des ouvriers et intellectuels de l'Ukraine orientale qui avaient connu la contre-révolution stalinienne, les militants de l'UPA évoluèrent jusqu'à abandonner le nationalisme.

Après la guerre, l'URSS ayant réabsorbé l'Ukraine tout entière, se trouva confrontée à un adversaire bien armé et bénéficiant d'un fort appui populaire. L'UPA avait en effet désormais comme programme de « renverser la dictature de la classe parasitaire des magnats staliniens et la destruction de la prison grand-russe des nations » grâce à « une révolution sociale des masses de travailleurs de toute l'URSS combinée avec les révolutions nationales des peuples opprimés ». L'Ukraine indépendante devait être une république « basée sur la propriété sociale des moyens de productions fondamentaux, sur la participation des travailleurs à la gestion du procès de production », conçue « comme une société de paysans, d'ouvriers et d'intellectuels travailleurs, sans capitalistes ni propriétaires terriens ni parasites staliniens ».

Ce vaste programme d'autogestion du capital par le travail fait aujourd'hui sourire, quand le capital achève de dévaloriser le travail. Mais pour l'époque de plein obscurantisme social, nous ne pouvons que tirer notre chapeau. En Hongrie, il faudra attendre 1956 pour qu'on entende pareil son de cloche.

En 1949, l'OUN expliquait que « ...les classes exploiteuses peuvent se former non seulement sur la base de la propriété privée mais aussi sur celle de la socialisation des moyens de production, lorsqu'il n'y a pas de démocratie politique, que le pouvoir n'est pas exercé par le peuple mais par un parti unique... »

Le mouvement finit par être brisé par l'Etat polonais (1947) puis soviétique (1953) et se solda par de nouvelles déportations de populations. Vaincus militairement, les militants de l'OUN continuèrent la lutte dans les camps de Sibérie, en déclenchant des grèves multinationales de bagnards à Norilsk et à Vorkouta en 1953-54. Ceux qui ont réchappé de la déportation poursuivent la lutte aujourd'hui.

le mauvais larron

Toute critique de la société qui refuse de se laisser emprisonner sur le terrain politique est aussi une aventure individuelle, une tentative, parfois risquée, de dépassement de soi dans la recherche de l'autre. Inversement, toute aventure authentique dans un monde qui a presque uniformément banni le sens du possible, passe par sa critique.

E VOYAGE *du mauvais larron*, récit autobiographique du voyage que fit Georges Arnaud en Amérique latine au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, répond à cette double exigence. C'est une sorte de voyage philosophique dont la tradition aurait été revisitée par Lacenaire. L'épigraphe en donne le ton : « Alors le mauvais larron fit retentir la voix de la dignité : "Ferme un peu ta gueule, tu veux ? On s'entend plus causer.", dit-il à son voisin Jésus ». Ici, les Lumières sont portées par une galerie d'apatrides pittoresques, forbans et bannis, *tropical tramps* et contrebandiers, tel ce Gérald Montfort, évadé du bagne de Cayenne, peintre et surineur à ses heures perdues, Juancho, « seigneur contrebandier », « Riri l'Algérien, de la bande à Bonnot », « Jimmy le menteur », chauffeur de taxi confusionniste et morphinomane, syphilitique et « probablement lépreux », toujours prêt à donner son sang aux hôpitaux ou à disserter sur des thèmes du genre « les joies du déambulatoire que l'étude du sanscrit réserve aux argonautes ».

De ces proscrits, il aura partagé les joies et les peines. Acquitté en 1943 après avoir passé dix-huit mois en prison parce qu'il était accusé d'avoir assassiné son père, sa tante et leur domestique, Arnaud s'embarqua pour le Vénézuéla le 2 mai 1947, au lendemain, note-t-il, d'un « anniversaire de sang et de haine », d'un souvenir de révolte transformé en glorification du travail. Il s'y fera chercheur d'or, contrebandier, camionneur, chauffeur de taxi de nuit, avant de s'embarquer clandestinement, deux ans plus tard, sur un cargo qui le ramènera en France.

Entre-temps, il aura échappé aux balles d'un *cabron* et de ses tueurs dans un bordel de Macao au Brésil, fait le coup de feu en Guajira colombienne contre des soldats vénézuéliens, le camion rempli d'armes de contrebande, se sera évadé d'une prison de Caracas, aura blousé un client jaloux à la poursuite de sa dulcinée ou conduit méthodiquement à la déchéance un entrepreneur de transport français plus ignoble que d'autres, conçu avec quelques collègues des « projets véritablement grandioses, comme de foutre le feu à la ville entière pour organiser un pillage lucratif et raisonné à la faveur du grabuge ».

Arnaud a ainsi découvert, à défaut des Amériques, une communauté dont le dernier refuge était l'illégalité, et a pu se sentir chez lui partout, de Caracas à Maracaïbo, de Barranquilla à Cali, de Quito à Guayaquil, du Callao, le port de Lima, à Santiago. Pourchassé par toutes les polices, il trouvait toujours un toit, une amitié, un amour ou des faux papiers. Cette fraternité l'accompagnera jusqu'au chemin du retour, lorsque, caché au fond d'une cale lors d'une escale au Chili, des dockers communistes le ravitaillèrent, à une époque où, « dans ces pays lointains, il n'y a encore aucun lien d'obligation entre le stalinisme et le goût du mouchardage ».

Ici nulle place pour les cartes postales ; l'exotisme y sent la mort : « La plaine au pétrole a déroulé ses vents, ses brouillards, les flammes de ses brûleurs en l'honneur de la guerre, de toutes les guerres dont elles sont le lieu géométrique, la cellule mère, la reine. Les pompes, monotones, scandent le mot guerre. Les pompes à pétrole savent ce qu'elles veulent. Ce n'est pas rassurant. » L'immense et somptueuse Cordillière des Andes, ses hauts-plateaux désolés, ses routes vertigineuses « où il n'y a que la place d'une roue et pas celle d'une erreur », son soleil implacable et ses vents glacés, sont d'une beauté qui n'est guère plus paisible. Terre de démesure à la mesure d'une soif de liberté sans bornes, quels mots pourraient traduire l'ivresse que l'on éprouve à la fouler ?

Mondialement connu pour *Le Salaire de la peur*, Arnaud jugeait pourtant ce best-seller presque aussi navrant que le film qui en fut tiré. D'entre tous ses romans *Le Voyage* était celui qu'il préférait, sans doute parce que c'est celui où il mit le plus de lui-même. L'écrivain, selon Arnaud « est tout juste un chroniqueur. Son rôle essentiel n'est d'ailleurs pas de permettre à des employés de banque jocistes ni à des conseillers municipaux SFIO de se prendre pour des hommes. » Pour écrire, il faut savoir lire, et pour savoir lire, il faut savoir vivre : « Le livre, en un mot, le plus important pour toi, il faut d'abord que tu l'écrives, et pas avec de l'encre : c'est ta vie. Nous naissons devant une page blanche, que nous nous empressons de noircir à tort et à travers, tremblant de mourir avant qu'elle ne soit remplie. Mets-y tes plaines, tes mers, ton soleil, tes brumes, tes tempêtes, de la vie et encore de la vie, et de la mort. »

Dans ce voyage, qui pour Arnaud s'arrêtera le 4 mars 1987 à Barcelone, nul guide, sinon peut-être ces quelques vers de Machado :

Caminante no hay camino
Se hace el camino al andar
Y al volver la vista atras
Se ve la senda que nunca
Se ha de volver a pisar.
Caminante no hay camino
Sino estelas en la mar.

Voyageur, il n'y a pas de chemin Le chemin se fait en marchant Et à regarder en arrière On voit la trace que jamais On ne reviendra fouler Voyageur, il n'y a pas de chemin Juste un sillage sur la mer.

Alfred

Un homme libre

Ce qui est vraiment affreux, c'est de chercher du travail et de n'en point trouver. Capituler sans succès devant sa conscience. Un peu comme un traître qui ne trouverait personne à qui vendre sa patrie, la promènerait de porte en porte comme un mauvais marchand d'étoffes, de partout refusé, rebuté, chassé : un comble.

J'ai expérimenté l'avilissement : le désir de travailler, père de bien des vices. Je me suis roulé dans l'abjection des démarches polies, de la vague reconnaissance envers l'employeur, de l'appréhension : « pourvu que je m'en tire... », de l'amour de l'ouvrage bien faite, que sais-je ? J'ai toute honte bue, et pas entièrement recrachée, hélas. Me reste acquise une certaine patience en face de l'insulte, et une certitude paisible, solide, que le travail fait à lui seul plus de victimes que guerres, pestes, véroles et clergé réunis, ainsi que, payée de la sueur de mon front, la ferme résolution de ne plus travailler à l'avenir, ni de faire pénitence. (...)

Non mais regardez-vous sans rire, hommes sérieux, et regardez ce monde que vous nous avez fait : le radical-socialisme, les maladies héréditaires, la franc-maçonnerie, notre mère l'Eglise, Dieu, l'école sans Dieu, le Jokey-Club, la société anonyme, le fascisme, le communisme, et les guerres, les guerres et les guerres, la paix, la famine, le souci du beefsteak plus tragique de siècle en siècle, le typhus, les Etats-Unis d'Amérique, le cancer, les bagnes d'enfants, ceux de grandes personnes, la Légion d'honneur, les fléaux sociaux, le Collège de France, l'Institut idem, la philatélie, le paveton, la rue, l'hôpital et la mort : voilà vos trouvailles, vos dons. (...)

Aussi désormais, je refuse tout, seul parti qui me permette de vivre. L'Amérique d'abord, et aussi l'Europe ; d'une façon plus générale les cinq parties du monde, l'Amérique et la radio, et les hauts salaires, et les bas salaires, et toute espèce de salaire, ainsi que toute peine qui le mériterait. Je refuse la considération de mes voisins, l'estime de mes chefs et le respect de mes inférieurs. Je refuse la manière américaine de vivre et de penser, l'européenne, l'indonésienne. Je ne saurais dire ce qui me dégoûte le plus, de l'armée coloniale ou du Viêtminh. Je refuse également les chaînes de l'amour — l'amour tout nu, merde pour les chaînes — et les lois du *making money*. Je ne les applique par moments que pour tricher aussitôt. Car je suis un homme libre.

Le voyage du mauvais larron, 1951.

Amérique, un paradis...

Cela fait une vingtaine d'années que la production française est, dans le secteur de la théorie, la principale denrée d'importation aux Etats-Unis — au même titre que les voitures japonaises — et la vedette de ce marché se nomme Jean Baudrillard. Après le succès de l'Internationale situationniste auprès des étudiants des Beaux-Arts, le moderniste Baudrillard connaît une vogue plus grande encore — même s'il reste largement incompris. Il y a en effet d'excellentes raisons à ce qu'il soit la coqueluche des milieux esthético-nihilistes de Californie.

Au lendemain de Mai 68, il a tenté une fusion de la sémantique et du marxisme, avant de s'éloigner de celui-ci vers le milieu des années 70. Dans *Le Miroir de la production*, un livre méthodique et, une fois n'est pas coutume, assez accessible, il démontrait que chacune des principales catégories marxiennes ne font que refléter l'image inversée de la société capitaliste. De ce constat, Baudrillard est passé à sa vision actuelle, empreinte d'un fatalisme lugubre et exprimée avec force tournures abstraites, d'un monde dominé par les médias électroniques, un monde de science-fiction ou prévalent séparation et absence de liberté.

Usant d'expressions telles que « la fin du social » ou « la catastrophe du sens », il décrit une réalité de plus en plus *high-tech*, s'éloignant du réel, une simulation en quelque sorte, à l'abri de la critique comme de la révolte et dont la qualité est absente — où les images et les événements ont perdu toute référence identifiable. Une série d'ouvrages ultérieurs, opaques bien qu'éblouissants, n'ont pas apporté grand-chose d'autre que des artifices verbaux et des formules déroutantes. Puisque *America* traite d'un lieu et d'un moment déterminé, il nous offre l'occasion de juger de ses théories apocalyptiques à l'aune de la réalité sociale.

Dès les premières pages, nous apprenons que l'Amérique, par sa naïve énergie, est la « seule société primitive actuelle», que tout ce qui lui est propre, malgré son niveau technologique, « porte la marque d'une société primitive » et que ce caractère primitif est devenu celui « d'un univers qui nous échappe et qui dépasse de loin sa propre raison morale, sociale ou écologique ». On est tenté de se demander si ce touriste français ivre de mots n'est pas la meilleure personnification de ses théories : une victime de l'« extermination du sens ».

Quand Baudrillard redescend sur terre, les résultats ne sont guère plus instructifs. Les rares observations concrètes sont largement erronées. Après avoir rangé le *jogging* dans la catégorie des nouvelles formes de servitude volontaire (et comme une nouvelle forme d'adultère, et comme un suicide), il affirme qu'arrêter un *jogger* est susceptible de provoquer une agression physique. Une autre image récurrente, qui relève peut-être plus de l'hallucination que de l'erreur, est celle des téléviseurs laissés allumés, en permanence, dans les chambres vides des motels. Au-delà de la simple ânerie, il y a l'injure : ayant remarqué que les files d'attente sont souvent plus longues devant les boîtes de nuit et les restaurants huppés « que devant les soupes populaires », notre théoricien en déduit que ces dernières vont connaître une vogue comparable. Les sans-abri seront sans aucun doute réconfortés par cette perspective...

Revenant au thème de l'Amérique-société primitive, Baudrillard continue à s'extasier devant « la puissance de l'(in)culture », la merveilleuse nature irréfléchie des Américains, « la vie entière en *drive-in*. Grandiose ». C'est « l'utopie réalisée ». Vous avez bien lu : un paradis, pas moins, que cette société « sûre de sa puissance et de sa richesse ». Pourquoi ? Parce qu' « il n'en est pas d'autre ».

Cela ne vous rappelle rien ? Tout ce charabia a déjà été entendu pendant les cours d'instruction civique ou à Science-Po — propagande trop bien connue. C'est la vieille thèse de la spécificité américaine, de l'égalitarisme et du pluralisme américains, puisée chez Tocqueville et consorts.

L'Europe est si vieille, si artificielle, alors que l'Amérique est neuve et pure au point d'être réellement « au-delà de la culture et de la politique ». Et ce boniment réchauffé nous est servi dans un verbiage post-structuraliste.

Non pas que ce héros de l'anticulture ne dise absolument rien de sensé. A l'égard de la nature autopublicitaire de la société étazunienne, il remarque : « Témoin le drapeau américain, partout présent(...) non pas comme signe héroïque mais comme sigle d'une bonne marque de fabrique. » Cela n'est sans doute pas très profond, mais c'est acceptable. Il est cependant décourageant de constater, outre la rareté de tels éclairs de lucidité, l'absence d'ironie que contient pour l'essentiel ce flot de commentaires platement réactionnaires.

Poursuivant plus avant, le lecteur commence à percevoir la perspective de Baudrillard. Laudateur du pouvoir américain, emporté par son attirance pour le superficiel, son point de vue s'éclaircit : il s'agit d'une fascination grossière pour ce qui est vu comme triomphant, d'une opinion pour qui la subordination est chose acquise. Baignant dans le rayonnement transcendantal de l'imaginaire du capital, il y voit une libération. C'est ainsi que la soubrette qu'il rencontre dans un motel fonctionne « en toute liberté ». On est arrivé au stade où « la politique se libère dans le spectacle ». Utopie. Paradis. Amérique où « même les ordures sont propres », Amérique, « hyperréelle par sa vitalité », jouissant de toute l'énergie du simulacre, et où la réalité est enfin domptée.

John Zerzan (traduit de l'américain)

L'âne et Rimbaud

« Changer la vie, ce sont des mots que le parti socialiste a emprunté à Rimbaud », révèle Jack Nov-Lang au *Journal du Dimanche*, (31 mars 1991). Aux braves piou-pious partant changer en mort la vie de centaines de milliers de civils irakiens, le social-cuistre aurait pu donner lecture des lignes suivantes :

Démocratie

« Le drapeau va au paysage immonde, et notre patois étouffe le tambour.
» Au centre, nous alimenterons la plus cynique prostitution. Nous massacrerons les révoltes logiques.
» Aux pays poivrés et détrempés au service des plus monstrueuses exploitations industrielles ou militaires.
» Au revoir ici, n'importe où. Conscrits du bon vouloir, nous aurons la philosophie féroce ; ignorants pour la science, roués pour le confort ; la crevaison pour le monde qui va. C'est la vraie marche. En avant, route ! »

(A. R. , *Illuminations*)

* * * * * * * * * * * * *

Aldonze Sade à Antoine Gallimard

J'apprends que tu as confié à quelques vieilles citrouilles, confites dans le jus de punaises de l'université, le soin de rassembler mes ouvrages pour les publier à un fort tirage, et dans une collection qui reflète à merveille la misère dorée et l'ignorance érudite d'une époque molle et flétrie comme le cul d'un vieux bardache. Tès impudents commis ont, pour lors, mené grand tapage, promettant, très-finement, « l'enfer sur papier bible » à ta clientèle d'esclaves gavés.

Je prétends, moi, que ton papier comme ta bible sont tout juste bons à s'essuyer l'anus, et que c'est ton monde d'épiciers et d'imposteurs qui est un enfer. Mes raisons, tu les pourras trouver dans mes écrits même, à la lecture des principes de sédition qu'ils contiennent, si toutefois tu sais lire, en sus de savoir si bien compter.

Ah, si je n'étais mort, ce serait muni d'un vigoureux bâton que j'imprimerais sur ton grouin de pomme cuite les marques non équivoques du courroux où me plongent tes maquerellages ! Au reste, je suis bien certain que mes amis dans le crime n'auront pas la cruauté de me priver d'un chétif agrément du même goût, fût-il posthume.

Messie, mais non...

Gérant du *Libertaire*, secrétaire général de la F.A. puis de la F.C.L. dans les années d'après-guerre, personnage diabolique et maudit dans l'actuelle F.A., Georges Fontenis publie, après tant d'autres (et ici je pense à Léon Trotsky et Alain Barrière), son *Ma Vie*.

Sous le titre mélancolique de *L'Autre communisme* [1], il y a 398 pages qui se résument à : « Tous des nuls, sauf moi (et un peu mes copains). » C'est le propos inverse de Caius Julius Caesar dans ses *Commentaires* : celui-ci s'était inventé un adversaire à sa taille, Vercingétorix, pour faire figure de glorieux vainqueur. Piètre vaincu et concevant différemment la frime, Fontenis doit hélas subir congrès après congrès, et nous faire subir page après page, le compagnonnage de militants flous, confusionnistes, fumeux, fantaisistes, dégénérescents théoriques, naïfs, décadents, simplistes, frileux, ignares, indigents politiques, aberrants, inconsistants, incohérents, inefficaces, amorphes, laxistes, dilettantes (je pique toutes ces gentillesses au hasard des chapitres). Tout porte à croire qu'ils avaient également mauvaise haleine.

Tous des nuls, ces anarchistes ! Ils passent leur vie à déconsidérer l'anarchisme ! A bas Kropotkine, Bonnot, Armand, Voline, Zo d'Axa, Lecoin, May Picqueray, Sébastien Faure, Ravachol, Tailhade, Mirbeau, Libertad, Lacuzon ! A bas les individualistes, les illégalistes, les pacifistes, les anticléricaux, les philosophes, les littéraires, les surréalistes, les philanthropes, les naturistes, les végétariens, les francs-maçons, les originaux, les marginaux, les camelots, les combinards et les ratons-laveurs ! Pensez qu'il existe même « des militants ouvriers [qui] gâcheront leur prosélytisme en s'adonnant au macadam (escroquerie aux Assurances sociales) », se débrouillant ainsi scandaleusement « au détriment de la collectivité » [2] !

Les seuls vrais anarchistes, à tout prendre, ce furent les quelques adhérents de l'O.P.B. (Organisation Pensée Bataille), structure clandestine au sein de la F.A., mise secrètement en place par Fontenis. La tâche de l'O.P.B. est de « venir à bout de l'habileté insidieuse des anti-organisateurs, des anarcho-libéraux et des puristes de l'anarchie ». Entre la poignée de membres qui la composent, c'est « une sorte de pacte imposant un certain esprit de soumission de chacun à la volonté collective ». Hélas, les autres OPBistes ne sont pas à la hauteur de Fontenis superstar, tel ce Blanchard à l'« indiscipline caractérisée et répétée », qui « continue à défendre ses points de vue personnels » [3]...

Comment voulez-vous faire, avec ça, pour vous « débarrasser de tous les dingues » [4], si ceux qui le sont moins ne marchent pas au pas ?

Tous des nuls, je vous dis, sauf Fontenis. Même ses copains... La vie est dure !

Jimmy Gladiator

(1) Georges Fontenis : *L'Autre communisme* (éd. Acratie)
(2) pp. 26 et 36
(3) p. 176
(4) p. 87

EN PASSANT CHEZ LES 68-TARDS

LIEU Ecole d'architecture, UP 6, rue de Flandre, Paris XIX[e].

DATE 16 avril, 14 h 30 à 15 h 12.

OBJET Sabotage d'un colloque sur les médias et la Guerre, avec du beau linge.

LOGISTIQUE Ma personne, flanquée d'un copain qui se casse au bout de 17 minutes, car il doit se faire arracher un chicot (il n'est pas mordicant). Un autre agent était chargé de la même mission. Il n'était pas arrivé à 16 h 23, quand je quittai définitivement les lieux. A-t-il été intercepté par l'ennemi ou est-il venu plus tard, avec un second commando, opérer une nouvelle offensive ?

TERRAIN Dans un espace qui rappelle les amphis de ma jeunesse, sauf que tout le monde se tutoie et que mon voisin fume, quatre bustes mâles et deux femelles émergent d'une table munie de micros. Une caméra en batterie s'est intéressée à mon comportement. Devrais-je encore changer de look ?

CIBLE Un organisateur, au nom du collectif l'Envers des médias, créé à l'occasion de la Guerre, sans se vouloir pacifiste (on reconnaît la sournoiserie trotskiste), dresse un tableau désolant de l'agitation qui vient de saisir « jeunes téléspectateurs actifs » et vidéastes indépendants afin d'obtenir de meilleurs programmes, placer leur camelote, et défendre... les droits de l'usager. Ils veulent que les chaînes fassent une place aux immigrés, aux homos et à Jean-Luc Godard.

OPERATION A peine le premier conférencier conclut-il une honorable diatribe contre Baudrillard et Virilio, que je m'échauffe puis me lance. On m'offre imprudemment un micro : « J'ai hésité sur le moment d'intervenir. J'aurais pu vous laisser m'offrir d'autres arguments. Mais j'en ai assez entendu et d'ailleurs il n'est pas question que j'écoute Geneviève Clancy. *Mordicus* ne s'est jamais soucié de rendre la télévision plus honnête, comme c'est manifestement votre propos. Nous avons demandé que le 15 janvier tout le monde casse sa télé. » (je ne les pousse pas à briser leurs chaînes, ce qui serait réformiste et puerait son Lénine). « Avec mes potes, nous avons cassé la nôtre il y a cinq ans. C'est très rigolo, mais dangereux. Nous l'avions mise dans une benne et, planqués derrière des bagnoles, l'avions assaillie à coups de pavés. Quand elle a implosé, ce fut superbe, les gros éclats de verre volaient bas. Si vous avez la chance d'habiter le cinquième étage d'une tour, balancez-la par la fenêtre. Aux heures d'affluence ou non, selon votre degré d'humanisme. »

CONSEQUENCES Les organisateurs tentent de me faire taire. Inutile de réagir grossièrement : la salle jubile et réclame la suite du concert. Je n'ai plus rien à leur dire, je ne vais pas discuter de ce que je viens d'entendre, ni leur parler de la désinformation chez Homère. Je tente simplement de transformer l'affaire en débat dans la salle, excluant organisateurs et conférenciers. Un début de palabre, où je précise que *Mordicus* a montré qu'il ne répugnait à aucun moyen d'expression, qu'il jouerait certainement aussi avec la vidéo, mais jamais dans les médias des empires financiers ou politiques. Je finis par sortir, et pour la première fois, au cours d'un scandale universitaire, dans la sympathie générale. Qui a baissé, eux ou moi ? Encore une heure à causer avec ceux qui s'ennuient trop dedans. Une vidéaste de l'Envers des médias demande si nous ne pourrions pas parler d'eux. Je la prie de se plier à nos usages.

« Envoie un article, on le publiera si ça nous plaît.
— Décidément, vous n'êtes pas des journalistes !
— Ni l'Armée du Salut. »

Agent 23